

CF 11.3. La science.

1. Contenu	1-2
2. La science.	3
3) Esprit de finesse/ esprit géométrique (Bl. Pascal).	4
4. La science (épistémologie).	5
5. Les fourmis, les araignées et les abeilles comme modèles de méthode. (P. Bacon).	6
6. Théorie de la vérité et épistémologie poppérienne.	7
7. Géocentrisme/ héliocentrique	8
8. Falsifiabilité de la tolérance elle-même.	9
9. La survie des sociétés plus tolérantes.	10
10. La vérité absolue dans notre ignorance.	11
11. Critique de la démocratie.	12
12. Xénophane de Kolophon	13
13. La réduction phénoménologique.	14
14. La réduction phénoménologique de l'existence.	15
15. Zu den Sachen selbst.	16
16. L'élimination de tout ce qui est théorie sur l'objet.	17
17. Le positionnement de la phénoménologie au sein des méthodes scientifiques.	18
18. Méthode herméneutique.	19
19. l'école historique.	20
20. La méthode herméneutique.	21
21. Wilhelm Dilthey	22
22. Addition et élaboration.	23
23. Typologie et signification.	24
24. La théorie ABC (Alb. Ellis / E. Sagarin).	25
25. Sens commun/névrose.	26
26. Interprétation du discours de Dieu	27
27. Al kmaion (= Alkmeon) de Kroton.	28
28. Un élément d'une ancienne théorie de la perception.	29
29. Désignation de rêve	30
30. Science du signe 1.	31
31. Science du signe 2. (Edmund Husserl).	32
32. La sémiologie et la valeur phénoménologique du signe.	33
33. Relations associatives (paradigmatiques).	34
34. Nomenclature ; liste des noms par de Saussure.	35
35. Quelques concepts de base de la sémiotique de Pierce.	36
36. Théorie de l'explication ou de l'interprétation.	37

37. Le concept de vérité dans la grande tradition de la métaphysique.	38
38. Le texte de base sur la vérité.	39
39. La double vérité de Hejdanek.	40
40. La métaphysique de Jan Patoika.	41
41. La physique mathématique comme métaphysique.	42
42. Hawking et la création de l'univers.	43
43. Hawking et l'univers : réflexions après coup.	44
44. La méthode de l'épreuve par l'épreuve.	45
45. L'ingéniosité dans la science.	46
46. Falsificationisme concernant le progrès scientifique.	47
47. L'évaluation de la psychanalyse freudienne par Popper.	48
48. Popper veut la testabilité	49
49. Qu'est-ce qu'une bonne théorie ?	50
50. un système cohérent de déclarations	51
51. Théories déductives et réductives.	52
52. Similitude et/ou cohérence	53
53. La ressemblance à travers la cohérence.	54
54. La testabilité d'une expérience de mort imminente.	55
55. La méthode phénoménologique dans l'école autrichienne.	56
56. Psychologie intentionnelle.	57
57. La psychologie comme science des phénomènes immanents.	58
58. Immédiatisme/ médiatisme expliqué.	59
59. Un quadrilatère dans la conscience immédiate ou intermédiaire	60
60. Analyse psychologique de la conscience.	61
61. La conscience de quelque chose	62
62. La méthode phénoménologique en général.	63
63. Encounter (Begegnung, rencontre, encounter).	64

La science.

S.L. Kwee, philosophie des sciences, in : *C. Van Peursen/ S. Kwee, wegwijs in de wetenschappen, I (Dans le domaine des sciences, (Physique, biologie, sociologie, linguistique, philosophie des sciences))*, Rotterdam, 1966, 110-126.

Kwee caractérise la science en partant du principe que la vraie science est un processus, c'est-à-dire un événement étiré dans le temps. Il est immédiatement clair qu'en tant que description de processus, la définition de la science est un événement narratif ou un récit. Kwee fait la distinction entre les deux :

a. Collecte des données ;

b.1. L'identification des données au moyen d'un travail de recherche, c'est-à-dire une définition scientifique ;

b.2. l'agencement des données, - de préférence dans un système scientifique. Ce qui compte dans la science, c'est cette compréhension, dit Kwee, a.c.115.

Esprit de finesse/ esprit géométrique (Bl. Pascal).

Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 547, en cite un couple que nous définirons un instant.

1. Perception et vision.

En français, par exemple, la finesse de l'ouïe, le degré de capacité auditive, signifie l'acuité, la sensibilité de l'ouïe. De même, la capacité de

1.1. d'une seule vue, saisir soudainement un fait comme un fait (vitesse de perception)

1.2. Si cette perception est hésitante, provisoire, s'en tenant à des perceptions approximatives (intuition) ; dans ce cas, on devine, on présume, - si nécessaire, on devine, hypothèses jaillissant de la faculté perceptive qui cherche encore.

Au fait : C.S. Peirce, parlant de la compréhension des données, pense d'une manière similaire. Il y a chez certaines personnes une perspicacité et une compréhension plus rapides que chez d'autres, non seulement pour percevoir mais aussi pour deviner.

2. Esprit de raisonnement.

En français, esprit géométrique signifie travailler rationnellement comme en géométrie classique, c'est-à-dire prouver des théorèmes étape par étape à partir des précédents.

Cette distinction vient de Blaise Pascal (1623/1662), un homme super doué qui, par exemple, à la fin de l'année 1642, a inventé une machine arithmétique. Les problèmes physiques (par exemple, l'existence du vide, l'équilibre des fluides, le poids de l'air) l'occupaient. Le calcul des probabilités (par exemple les problèmes de jeu) l'a également occupé.

En 1657, il conçoit une géométrie qui propose une axiomatique différente de celle de l'eulidien, et à partir de 1658, il se consacre au calcul infinitésimal.

Sa formation était janséniste : seule la foi offre l'existence et l'ancrage de l'homme de telle sorte que parier sur l'existence de Dieu et apprendre de ce pari est la chose la plus sûre. Avec lequel Pascal, bien sûr, indique que la raison moderne est trop limitée pour atteindre une certitude absolue sur cette terre en ce qui concerne l'existence de Dieu : dans la foi, aussi sincère soit-elle, il y a invariablement une dose de jeu, - avec l'esprit de finesse, le pouvoir d'observation et de conjecture, là où l'esprit de géométrie, la preuve rationnelle pas à pas, fait défaut. Plus tard, S. Kierkegaard parlera du saut de la foi en Dieu.

La science (épistémologie).

Episteme, en grec ancien, signifie science. L'épistémologie est donc la discussion de ce qu'est la science.

Hérodote d'Halikarnassos (-484/-420), le Grec ancien qui a décrit les pays et les peuples, est connu comme le père de l'histoire au sens scientifique du terme. Et en effet, il présente déjà une structure narrative typiquement scientifique.

1. Tout d'abord, il note comment les données, les phénomènes des pays et des peuples, sont obtenus.

a. Ce qu'il a appris de sa propre observation (parce qu'il a voyagé à travers les régions) et ce qu'il a appris des autres mais n'a pas vu lui-même. Ce dernier point est l'un des traits distinctifs de l'historiographie : la collecte de témoignages tous plus ou moins fiables.

b. Ce qu'il appelle logos, c'est-à-dire le texte qu'il a composé sur cette double base, c'est-à-dire sa rédaction finale.

Les fourmis, les araignées et les abeilles comme modèles de méthode. (P. Bacon).

Francis Bacon de Verulam (1561/1626), dans son *Novum Organum Scientiarum* (1620), dans lequel il propose une réforme en profondeur du travail scientifique, caractérise comme suit les trois méthodes de base de la modernité.

1.1. *Le rationalisme empirique.*

Les empiristes sont comme des fourmis : ils se contentent d'accumuler des données en vrac. Au passage : dans son *Instauratio magna* (1623), il semble prôner un empirisme anglo-saxon

1.2. *Le rationalisme pur ou aprioriste.*

Dans le sillage de R. Descartes, les rationalistes purs ressemblent surtout à des araignées : ils tissent de belles toiles (aperçus théoriques) à partir de leur propre esprit, séparément des données empiriques.

2. *Le rationalisme expérimental.*

Les expérimentateurs sont semblables aux abeilles : a. des fleurs, ils obtiennent du miel (données empiriques lâches) ; b. de leur propre être, ils produisent du nectar (connaissances théoriques).

En d'autres termes, l'expérimentalisme combine des données perceptives (principalement de nature sensorielle) et des raisonnements (de nature intellectuelle).

Note : - Emmanuel Kant formulera plus tard la même idée de base comme suit : sans perceptions, notre compréhension des choses (les phénomènes en premier lieu) est vide ; sans compréhension, nos perceptions sont aveugles. Seule la synthèse des deux aspects de la méthode rationaliste donne le résultat souhaité.

Mais attention : le fossé entre l'expérience sensorielle (perceptions du monde extérieur ; sensations intérieures) et la raison pure gouverne aussi bien Francis Bacon que surtout Emmanuel Kant.

D'autre part, il y a la vision scolastique selon laquelle la perception ou la sensation, compte tenu de l'unité fondamentale de l'être humain, est en fait déjà intellectuelle (apriorique, rationnelle) et nos intuitions intellectuelles sont principalement (pas les transcendantales ou globales : elles dépassent radicalement nos expériences quotidiennes) sensorielles. La méthode scolastique médiévale renaît quelque peu dans l'approche phénoménologique (E. Husserl et al.) qui situe l'essence dans les données sensorielles si nécessaires elles-mêmes.

Théorie de la vérité et épistémologie poppérienne.

Sophie Lannes/ Alain Boyer, *Les chemins de la vérité (l' Express va plus loin avec Karl Popper)*, in *l' Express* (Paris) n° 1598 (26.02.82), 82/88.

Karl Raimund Popper

Popper (1902/1994) était l'un des grands théoriciens de la science du 20ème siècle. Il a immédiatement formulé la thèse principale qu'il défendait : Si une affirmation est falsifiable, c'est-à-dire si ses faiblesses peuvent être prises en défaut (réfutées), alors elle est scientifique.

Distinction fondamentale.

Les gens, lorsqu'ils disent je sais, dans le sens de je connais la vérité, n'entrent pas dans le domaine de l'esprit scientifique. Après tout - dit K. Popper dans l'interview - la science est une supposition, c'est-à-dire purement hypothétique.

En d'autres termes, elle ne prétend pas posséder la vérité - entendue comme absolue - mais est constamment en chemin vers elle.

Manque de clarté.

Les connaissances scientifiques se sont répandues dans les livres, les laboratoires, les groupes de recherche.

En conséquence, personne ne peut connaître même le millième de la physique ou de la biologie, par exemple.

Somme finale

La connaissance scientifique, que nous qualifions déjà d'hypothétique, ne peut être possédée par personne : nous ne la connaissons que par oui-dire.

La testabilité comme critère fondamental. -

1. De nombreuses idées importantes ne peuvent être testées.

2. Les idées scientifiques le sont, c'est-à-dire que nous pouvons tenter de les réfuter (réfutabilité, falsifiabilité (non pas au sens de falsifiabilité mais de possibilité d'être trouvé faux)). Si ces tentatives sont suffisamment efficaces, elles peuvent finalement prouver, non pas que la théorie testée est vraie (c'est impossible), mais qu'elle contient effectivement une part de vérité.

L'exemple de H. Poincaré (1854/1912).

Ce mathématicien et épistémologue français est conventionnel (*La science et l'hypothèse* (1902) ; *Science et méthode* (1908)). Selon le conventionnalisme, les théories scientifiques ne sont que des accords (On parle comme si) mais des accords utilisables qui ne contredisent pas les faits établis qu'elles prétendent représenter.

Prétendre qu'ils réfutent les faits tels qu'ils sont est indigne. Avec P. Durkheim (1861/1916), Poincaré est conventionnel - Popper cite l'exemple d'Henri Poincaré pour illustrer sa propre position plutôt sceptique.

Géocentrisme/ héliocentrique

Poincaré a comparé les deux théories. Il a démontré que toutes sortes de phénomènes liés à notre globe et au système solaire ne peuvent être expliqués que sur la base de l'idée que la terre tourne autour du soleil.

Mais étonnamment, dans son livre *La valeur de la science*, il souligne que, malgré sa capacité explicative globale, la théorie héliocentrique est seulement plus proche de la vérité, mais pas absolument vraie.

Le scientisme.

Le scientisme a pour principale caractéristique la conviction, la croyance en la science. Ceux qui préconisent une telle chose ne sont pas des scientifiques, car le vrai scientifique ne doit même pas croire en sa propre théorie.

Au contraire, il doit rapidement développer une attitude critique, c'est-à-dire savoir qu'il peut se tromper et que sa théorie peut être une erreur. En passant, cette attitude est appelée faillibilisme. Conclusion. La science et le scientisme sont radicalement opposés.

Anti-autoritarisme (anti-totalitarisme).

Ce qui précède conduit à une nouvelle éthique.

Axiome de base : Il n'existe pas d'autorité inattaquable, d'autorité suprême. Parce que nous faisons constamment des erreurs. Cela ne nous empêche pas, bien sûr, d'avoir la responsabilité d'éviter de faire le plus d'erreurs possible. Mais nous tous - tels que nous sommes en fait - médecins, ingénieurs, architectes, designers, politiciens, nous commettons constamment de graves erreurs.

Réaliser que, d'une part, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter les erreurs, mais que, d'autre part, nous ne pouvons pas échapper aux erreurs, est, d'un point de vue éthique, une intuition fondamentale.

Système démocratique.

Cette prise de conscience conduit à une attitude antiautoritaire et antitotalitaire, c'est-à-dire l'attitude qui nous oblige à faire appel à un autre pour qu'il critique nos opinions.

En d'autres termes, apprendre à coopérer avec les autres sur la base de l'égalité. C'est la base de la démocratie.

D'ailleurs, cette tolérance, fondée sur notre ignorance, était déjà celle de Voltaire. Il faut faire revivre quelque chose comme ça : Retour à Voltaire. Ou encore : Retour à Socrate.

La tolérance défailante elle-même.

Dans “*The open society and its enemies*” (La société ouverte et ses ennemis), *Popper* parlait du paradoxe de la tolérance - dans le sens où une tolérance illimitée conduit par nature à la disparition de cette même tolérance.

En d’autres termes, si l’on agit avec tolérance envers ceux qui font preuve d’intolérance, en d’autres termes, si l’on ne veut pas défendre la société tolérante contre leurs attaques, alors les partisans de la tolérance, et avec eux la tolérance elle-même, périront.

Théories intolérantes.

Cela ne signifie pas qu’il ne faut plus entendre de théories défendant l’intolérance : tant qu’il est encore possible de combattre ces théories avec des arguments rationnels et de les contenir avec l’aide de l’opinion publique, il serait irresponsable de les interdire. Mais on doit revendiquer le droit de les interdire si nécessaire, même par la force.

En effet, il est concevable que les partisans de ces théories refusent de discuter de la question et apprennent à leurs adeptes à utiliser le poing ou l’arme contre les arguments rationnels. Au nom de la tolérance, nous devrions dans ce cas revendiquer le droit de ne pas tolérer l’intolérance. Donc littéralement K. Popper.

Une société ouverte.

La meilleure défense consiste à façonner l’esprit des gens. Apprendre aux gens qu’une société ouverte, dont le principal attrait est la discussion rationnelle et la tolérance, est quelque chose de rare et de précieux.

Les gens peuvent être étonnamment influencés par des idéologies (constructions de pensée). Par exemple, les idéologies qui conduisent au terrorisme et - ce qui est une forme extrême d’injustice - à l’élimination des victimes de la terreur, dont la plupart sont innocentes.

Les terroristes eux-mêmes le voient clairement car ils croient en cette terrible théorie : Plus c’est mauvais, plus c’est bon. - Ce qui leur donne le soi-disant droit de créer toutes sortes de méfaits afin, pour ainsi dire, de faire avancer le bien.

La survie des sociétés plus tolérantes.

Popper avoue qu'il ne sait pas dans quelles conditions nécessaires et suffisantes une société ouverte peut survivre. Elle sera toujours menacée, disent-ils. Ainsi, un siècle de paix suffit certainement à faire oublier complètement à de nombreux jeunes ce qu'était le monde cent ans plus tôt et la valeur inestimable d'une société ouverte. À moins que ces jeunes ne s'intéressent à l'histoire, du moins si cette matière est bien enseignée. Ce qui, en général, n'est pas le cas.

Une guerre d'extermination.

Il est bien sûr vrai que nous sommes menacés par une guerre destructrice. Nous devons vivre avec cela et - qui sait - cette menace nous sera bénéfique. (a.c.83).

Konrad Lorenz (1903/1989), ornithologue et pionnier de l'éthologie, c'est-à-dire de la biologie dans la mesure où elle étudie le règne animal, ami de Popper, affirme que l'homme est agressif et qu'il est donc à l'origine des conflits et des guerres. - Popper apprécie Lorenz comme un grand penseur mais ne croit pas à son point de vue sur l'agression. L'opinion de Lorenz est réfutée par le fait que l'humanité a connu des périodes de paix sur plusieurs générations. Mais, bien sûr, comme dans le cas de l'instinct sexuel, on peut tout expliquer par l'instinct d'agression ou par sa suppression. (a.c., 83)

Valoriser les mots.

Ne pas s'en prendre aux mots est, selon Popper, un devoir éthique qui découle de notre ignorance et de notre faillibilité dans le sens suivant. Les mots en eux-mêmes n'ont aucune importance. Ils ne sont que les moyens de formuler des jugements. Ces jugements peuvent être vrais ou faux, bien sûr. On peut toujours utiliser d'autres mots pour exprimer la même idée. (...).

La vérité.

Si nous ne savons rien, cela signifie que, même si nous disons effectivement la vérité, nous n'avons pas, en général, la certitude absolue que ce que nous disons est vrai. La raison en est que nous sommes faillibles. Par exemple, la peine de mort est un jugement irréversible. Le principal argument contre la peine de mort est que nous pouvons nous tromper.

La vérité absolue dans notre ignorance.

Le concept de vérité absolue et le concept de ne rien savoir vont de pair. Car s'il n'y a pas de vérité absolue, alors tout ce que je dis est vrai. Seule la comparaison avec une vérité absolue nous permet de prendre conscience de notre ignorance en la matière. Le concept de vérité absolue est nécessaire à la prise de conscience permanente de notre faillibilité.

Le relativisme.

Le concept de vérité absolue nous empêche de recourir à toutes sortes de subterfuges ou d'affirmations qui, bien que défendables en elles-mêmes, ne sont pas absolument vraies.

Cette affirmation rend le relativisme impossible.

Le relativiste affirme qu'il n'y a pas de vérité (comprenez : absolue). Avec cela, il veut que nous concluions, du fait que nous ne possédons pas la vérité, que nous ne la connaissons même pas. Paradoxalement, un tel axiome conduit à une forme d'autorité (absolue).

Ce dont le relativiste ne se rend même pas compte. En particulier : s'il n'y a pas de vérité qui nous soit accessible, alors c'est l'affirmation la plus forte qui s'applique, et non l'affirmation qui contient la vérité. C'est la loi du plus fort.

La connaissance et le couple intuition/critique.

Toute pensée passe par l'intuition. C'est très important. Mais l'intuition seule ne permet pas la connaissance du monde. Croire que, grâce à son intuition, on a une pensée et que cette pensée est vraie, c'est manquer d'esprit critique. C'est être naïf, voire avoir une attitude dogmatique.

C'est une erreur que font de nombreuses personnes, ainsi que de nombreux scientifiques. Nous nous retrouvons donc avec le binôme pensée critique et pensée dogmatique.

Attitude dogmatique.

Elle est justifiable dans le sens où si vous ne défendez pas votre nouvelle intuition, exprimée dans une nouvelle théorie, vous ne découvrirez jamais son contenu réel. Celui qui essaie de démonter votre nouvelle idée - à sa manière dogmatique, c'est-à-dire en la défendant aussi durement que possible - et votre intuition défendue dogmatiquement, forment une sorte de dialogue qui provoque la discussion.

Cela nous ramène à l'essence de la démocratie, dans laquelle des thèses défendues de manière dogmatique sont discutées, débattues, et apprennent ainsi à connaître leurs limites.

Critique de la démocratie.

Nous sommes en 1982. En Occident, il y a une sorte de désenchantement vis-à-vis de la démocratie. *Friedrich Hayek* (1899/1992), économiste autrichien, l'une des figures de proue du néo-libéralisme, ami de Popper, a exprimé sa profonde inquiétude dans *l'express* en 1981.

Popper. - Depuis de nombreuses années, une propagande idéologique (basée sur de simples constructions de la pensée) se développe avec beaucoup de succès, affirmant que les démocraties occidentales sont un phénomène répugnant. (...) Il est vrai que nous ne vivons pas dans un monde idéal - disait Popper - mais, en dépit de ses nombreux défauts structurels, c'est le meilleur, le plus juste que l'humanité ait jamais construit. Car nous vivons dans cette société qui garantit un maximum de liberté. (...)

La théorie de la conspiration.

Cette théorie prétend que tous les maux de la société, tels que la guerre, la pauvreté, le chômage, sont dus uniquement à une mauvaise intention : quelqu'un l'a voulu ainsi et en tire manifestement profit.

Popper a appelé ce postulat la théorie du complot, qui est falsifiable : une multitude de choses se produisent dans nos sociétés qui sont causées par les conséquences involontaires et imprévisibles de nos actions.

Inégalités.

Il n'y aura jamais un monde entièrement juste. Il existe en effet des inégalités dans nos démocraties occidentales où la plupart des gens préféreraient vivre dans un monde où il y a non seulement la liberté mais aussi l'égalité.

Paradoxalement, tout se passe comme si - jusqu'à présent - pour créer l'égalité, il fallait l'imposer par la force, c'est-à-dire en créant la non-liberté. (...). En outre, dans le mouvement pour l'égalité, un élément désagréable est à l'œuvre : l'envie que certains ressentent à l'égard des personnes riches.

En d'autres termes, Popper attachait autrefois plus d'importance à l'égalité des biens - il a été marxiste pendant un certain temps dans sa jeunesse.

Au total, malgré ses maux, qu'elle ne nie nullement ni même ne minimise, la démocratie occidentale est la meilleure forme viable de société.

Xénophane de Kolophon (-580/-490).

Bibliographie : W. Röd, *Geschichte der Philosophie, I (Die Phil. der Antike 1 (Von Thales bis Demokrit))*, (Histoire de la philosophie, I (La phil. de l'Antiquité 1 (De Thalès à Démocrite))), Munich, 1976, 75/82 (Xénophane) Commençons par l'exemple de Xénophane.

1. Le terme Iris signifiait
a. le phénomène naturel de l'arc-en-ciel,
b. La déesse Iris, - peut-être parce que les arcs-en-ciel relient le ciel et la terre, elle était considérée comme la messagère des dieux.

2) Ce que la masse appelle Iris, selon sa fisis (nature), n'est aussi qu'un phénomène de l'air qui, lorsqu'on l'observe, présente des couleurs violettes, rouge vif et jaune-vert (Fragm. 32).

Note : - Fisis (lat. : natura) est la réalité perçue (ici : de l'arc-en-ciel) avant toute interprétation.

D'ailleurs, depuis Thalès de Miletos (-625/-547), une philosophie de la nature avait été établie dans ce sens, à savoir comme l'étude des données fournies par l'observation directe. Xénophane réduit ici iris ou Iris à l'observation immédiate.

Original (sujet)/modèle (disant).

Ces données sont présentées comme de simples opinions (dedoxaitho), dans la mesure où elles ressemblent quelque peu à la réalité vécue à l'origine. (etomoi si eoikota). (Fr. 35). Ainsi, Xénophane parle de la valeur de ce qu'il chérit comme étant sa propre opinion. En d'autres termes, il fait une distinction nette entre ce qui apparaît dans une phrase comme sujet ('onoma', Lat. : nomen, plus tard avec Platon) et comme bienheureux ('rhèma', Lat. : verbum, plus tard avec Platon).

Le sujet est la donnée en tant que donnée et donc originale (qui demande de l'information) ; le dire est l'interprétation de cette donnée (Aristote parlera plus tard de hermeneia , Lat. : interpretatio ;) en tant qu'information et donc modèle (qui fournit de l'information). Si l'on sépare ces deux membres au sein de chaque jugement en tant que jugement de quelque chose, alors les deux fragments deviennent très clairs.

À propos : chez Xénophane (selon Röd, o.v., 80) eidenai signifie connaître par observation directe, tandis que dokos (pensez à la doxa ultérieure de Platon) signifie la simple opinion qui suit l'observation directe. Le eidenai fournit le sujet (original) et le dokos, le proverbe (modèle).

Progrès.

Il y a donc des données qui ont plus d'une interprétation (polyvalence). Le progrès - selon X. - La lumière dans les zetountes, la recherche, les recherches et, dans leur cas, cela se fait sous la direction divine.

La réduction phénoménologique.

En logique, la réduction signifie le contraire de la déduction : la réduction conclut logiquement du singulier ou du particulier au général (généralisation).

En phénoménologie, la réduction signifie la réduction de l'ensemble de l'objet réel que la conscience perçoit à ce qui est immédiatement apparent de cet objet dans la perception. On peut également utiliser le terme réduction.

Voici un exemple.

J'observe la lumière électrique dans ma chambre. L'objet de la description du phénomène est-il seulement ce que je perçois de cette lumière électrique. Le reste - par exemple, que la lumière électrique est créée par un flux d'électrons - je ne le vois pas directement. C'est ce que nous enseigne la physique, qui explique logiquement le phénomène de la lumière électrique. Cette intuition physique est appelée parenthèse phénoménologique (Einklammerung en allemand).

En d'autres termes, ce que la lumière électrique est physique est négligé comme n'étant pas directement donné dans l'expérience du sens commun. Ce qui reste ensuite est le phénomène pur. C'est à cela que se réduit la phénoménologie.

Note : - Dans la phénoménologie husserlienne, on parle de la réduction eidétique, c'est-à-dire de la réduction du phénomène pur tel qu'il est esquissé ci-dessus à sa compréhension générale.

1. Dans la philosophie platonicienne, l'eidos (le même pratiquement que l'idée) est ce qui se trouve dans tous les spécimens d'un ensemble comme une propriété commune. Husserl lui-même donne l'exemple du rouge. Une fleur rouge, des joues rouges, un coucher de soleil rouge, etc. sont des spécimens de rouge. Le terme rouge résume tous les cas possibles de rouge. Il exprime l'eidos ou l'idée. Platon entendait l'ensemble de l'objet rouge, Husserl, en tant que phénoménologue, uniquement ce qui est immédiatement perçu comme rouge. Conclusion.

2. La phénoménologie husserlienne réduit d'abord phénoménologiquement la chose réelle - par exemple cette fleur rouge - au pur phénomène, puis, dans un second degré, réduit cette chose réelle à sa propriété générale. Au concept général comme le dit la logique traditionnelle. Cependant, il existe aussi une phénoménologie du singulier : Guido Gezelle parle dans un poème de cette rose rouge comme d'un cas singulier. C'est donc une phénoménologie non-
eidétique.

La réduction phénoménologique sur ce que l'on appelle l'existence réelle ou l'existentialisme.

Dans le langage courant, le terme existence signifie généralement exister en dehors de notre vie intérieure (mentale).

Par exemple, je rêve que ma tante vient. Que ma tante vienne ou non est au-delà de mes rêves. En fait, je dois attendre qu'elle soit là ou pas. - Eh bien, la phénoménologie du contenu du rêve ma tante arrive est limitée à ce que j'en perçois directement dans mon rêve.

En tant que description phénoménologique, elle réduit le phénomène onirique en question à l'expérience onirique de cette arrivée de ma tante. La phénoménologie de l'expérience du rêve la réduit au pur phénomène sans se prononcer sur l'occurrence ou la non-occurrence de cette arrivée dans la réalité (comme le dit habituellement le langage courant, c'est-à-dire cette réalité qui se situe en dehors de ma vie intérieure). En bref, on dit : la phénoménologie éteint l'existence.

Note : - Tout ce qui se produit dans notre perception directe concernant les choses fantastiques (par exemple les fantasmes des patients psychanalytiques), la science-fiction, les réseaux de mots post-modernes, etc., qui n'existent au départ que dans notre intérieur (il s'agit cette fois d'une simple existence mentale), est un pur phénomène pour la phénoménologie. Nous sommes ici à la recherche du sens ontologique de l'existence : le contenu d'un rêve nocturne, le contenu d'une théorie purement construite dans l'esprit d'un scientifique professionnel, ces fantasmes - sexuels ou autres - sur le fauteuil d'un psychanalyste, etc. ne sont pas rien, mais quelque chose.

En d'autres termes, ils n'existent que dans l'esprit, dans l'intérieur, et n'ont donc pas une existence extra mentale mais mentale. Dans ce sens ontologique, non quotidien, l'existence est centrale à l'esprit de la phénoménologie : tout ce qu'elle n'établit pas comme donné (et donc comme existant, au moins à l'intérieur) est, pour la phénoménologie, inexistant, sans existence et à côté de son objet, le pur phénomène.

D'ailleurs, les formules mathématiques existent dans l'esprit et sont des objets de la phénoménologie. Rappelez-vous ce qui a été dit dans l'introduction : étant donné : $a < a$ a n'existe que dans l'esprit du mathématicien, c'est-à-dire mentalement. Cette existence mentale intéresse le phénoménologue.

Note : *Zu den Sachen selbst.* (Concernant les objets eux-mêmes)

Cette expression allemande signifie que, au lieu de mettre sans cesse au centre le sujet ou le moi, dans la vie psychique duquel l'objet se situe pour le comprendre, la vraie phénoménologie regarde directement l'objet comme un donné sans le saisir dans cette sphère subjective - psychique ou même subjective - sociale. Encore et toujours la réduction phénoménologique.

L'exclusion du soi.

E. Husserl, Die Idee der Phänomenologie, (L'idée de la phénoménologie,), La Haye, 1950, 44, dit que le Moi ou sujet psychique, dans la mesure où il ne se montre pas directement, c'est-à-dire comme donné à notre conscience, peut être radicalement éteint afin de décrire le donné pur, c'est-à-dire non mélangé, non confondu, avec ce qui n'est pas directement donné. Le Je, avec sa vie consciente, peut être interprété comme le siège et la source des actes psychiques au sein desquels le phénomène se manifeste et peut donc être pensé en même temps que le donné. Non : seul le donné en soi (o.c., 44) est objet de représentation.

R.A.Mall, Experience and Reason (The Phenomenology of Husserl and its relation to Hume's Philosophy), (Expérience et raison (La phénoménologie de Husserl et son rapport avec la philosophie de Hume)), The Hague, 1973, souligne que la conscience réflexive (en boucle, auto-observatrice) fonctionne tout en décrivant le donné direct.

Ce n'est pourtant pas une raison pour mélanger ce fait avec la conscience réflexive.

Coupez toute subjectivité.

I.M. Bochenski, Wijsgerige methoden in de moderne wetenschap, (Méthodes philosophiques dans la science moderne), 32, précise tout le subjectif.

a. On appelle subjectif tout ce qui occulte le purement cognitif, c'est-à-dire la saisie par les sens et l'esprit de ce qui est immédiatement donné.

b. Le subjectif est également ce qui est apprécié de manière pratique ou pragmatique (orienté vers le résultat) concernant l'objet à décrire.

M. Bochenski estime à juste titre qu'un tel arrêt n'est pas si facile à mettre en œuvre.

Exposition subjective de l'objet.

Le positiviste décrit les phénomènes, mais il est frappant de constater que son récit s'inscrit dans le cadre de la science professionnelle et de ses axiomes, à l'unisson de la communauté de recherche établie. Pourtant, il est clair qu'il saisit et décrit des données, des phénomènes, mais pas aussi purement que le fait, par exemple, un phénoménologue husserlien.

Il en va de même lorsqu'un marxiste décrit des phénomènes : il saisit des réalités directement données mais dans les traces de l'idéologie marxiste et en unité avec la communauté de recherche marxiste.

Ainsi, un événement social - par exemple, une grève - sera compris et décrit différemment par un positiviste et par un marxiste. Cette différence indique que l'objet est mélangé, voire confondu, avec autre chose que l'objet du terrain.

L'élimination de tout ce qui est théorie sur l'objet.

Cela signifie (selon Bochenski, o.c., 29) des hypothèses, des preuves et des connaissances acquises ailleurs (c'est-à-dire en dehors du phénomène directement conscient).

En d'autres termes, la seule théorie valable - de manière encore indirecte, en tant que cadre - est la théorie de la phénoménologie elle-même. - Nous avons déjà vu que c'est autre chose de percevoir directement la lumière électrique, et autre chose de savoir qu'à travers elle la conduction et le flux d'électrons sont à l'œuvre.

L'élimination de tout ce qui est tradition sur l'objet.

Lore' est tout ce que d'autres que les phénoménologues affirment de manière descriptive à propos de l'objet, - à l'exception des prédécesseurs de la phénoménologie.

Pensons à ce que dit saint Thomas d'Aquin (1225/1274 ; figure de proue de la scolastique). Werner Jaeger, *Humanisme et théologie*, Paris, 1956, 112, le cite :

Quelle que soit la vérité sur cette affaire, nous ne sommes pas très inquiets à ce sujet. La raison en est que la philosophie, en tant qu'enquête, ne sert pas à connaître ce que les hommes disent mais plutôt qualifier se habeat veritas rerum, les faits véritables des choses. (*Thomas d'Aquin, Expositio in libros Aristotelis De coelo et mundo, Roniac, Editio leonina, cl. I, lect. 32, n. 8 (p.91)*).

Les érudits de la Renaissance et, plus encore dans leur sillage, les illuministes du XVIIIe siècle ont considéré le Moyen Âge comme un âge sombre, principalement parce qu'il était censé être lié à la tradition et respectueux des lois. Les contemporains vivent selon cette tradition et laissent ce qu'ils pensent et disent des penseurs médiévaux obscurci par ce préjugé. Werner Jaeger, lui-même protestant, pensait qu'il devait citer le texte de Thomas afin d'améliorer cette image, cette impression, et il voyait donc le Moyen Âge comme un phénomène beaucoup plus pur que beaucoup d'autres.

F6

Note : - La difficulté de faire de la phénoménologie pure est démontrée par ce que dit un connaisseur, A. de Waelhens, lorsqu'il pose, en tant que phénoménologue, la question : Qu'est-ce que la phénoménologie ? La réponse à cette question est très controversée. Il est généralement très difficile de déterminer ce qu'un seul phénoménologue entend par phénoménologie.

Notons toutefois que de Waelhens parle de nuances entre les phénoménologues et entre les phénoménologues eux-mêmes. Ce que nous avons décrit ci-dessus comme l'essence de la méthode phénoménologique, et ce qui tient ou tombe avec le concept de base du phénomène pur, c'est-à-dire le donné et rien que le donné, - n'est remis en question par aucun véritable phénoménologue.

La phénoménologie comme point de départ

(Avec l'élimination provisoire de toutes les théories de l'objet) les phénoménologues ne veulent en aucun cas nier la valeur de la connaissance indirecte. Ils le considèrent comme admissible, mais seulement après la base phénoménologique. Cela constitue le début absolu et motive, entre autres, la validité des règles d'inférence. I.M. Bochenski, o.i.,35). En d'autres termes : d'abord le donné, ensuite seulement le demandé et la solution.

Le positionnement de la phénoménologie au sein des méthodes scientifiques. -

Bochenski distingue les méthodes directes et indirectes.

a. Phénoménologie,

La phénoménologie - husserlienne ou définie de manière plus large et générale - observe (perçoit) et décrit ce qui est immédiatement donné et qui n'a donc pas besoin d'être démontré, mais se montre lui-même.

b. Les méthodes de raisonnement.

S'appuyant sur William Stanley Jevons (1835/1862) et Jan Lukasiewicz (1878/1956), Bochenski distingue le raisonnement déductif du raisonnement réductif (déductif : si A., alors B. ; bien alors a, donc B.) réductif : si A., alors B. ; bien alors B, donc a).

c. Méthodes sémiotiques.

Étant donné que le sens et le langage jouent un rôle de premier plan (également en phénoménologie), l'analyse du langage ne s'intéresse pas à l'objet visé par le langage, mais au langage relatif à cet objet. Ainsi, une construction de pensée formalisée peut inventer et ensuite l'appliquer à des données (phénomènes) qui remplissent les blancs.

Pourtant, il apparaît que la langue elle-même est un phénomène qui doit avant tout être abordé de manière phénoménologique. Les méthodes de raisonnement (et les méthodes sémiotiques, mais avec des réserves pour ces dernières) peuvent être utilisées comme des méthodes indirectes.

Note:- Tout ceci montre que la phénoménologie n'est rien d'autre que d'observer ce qui est donné (le phénomène, se montrant lui-même) et de rendre l'observé aussi correct que possible tel qu'il est en lui-même, comme le dit Parménide d'Élée, et avec non selon nous.

Plus que cela, la perception se fait à la fois avec l'esprit qui perçoit quelque chose et avec un sens qui remarque un cadeau.

Lorsque Lorenz, assis devant l'écran, suit les courbes dans leur évolution, il les perçoit bien sûr avec son œil (avec les psychologues, nous appelons cela perception sensorielle) mais il perçoit plus que cela et de cette manière purement sensorielle : il est littéralement avec sa conscience observatrice du temps - en - mouvement (nous appelons cela perception intellectuelle).

En d'autres termes, les distinctions que les psychologues établissent au cours de leurs analyses disparaissent dans l'expérience directe. Lorenz prête attention au temps de l'évolution à la fois sensorielle (par la simulation) et intellectuelle (par la simulation). C'est le contact direct, non encore obscurci par les théories de la perception sensorielle et intellectuelle, avec le phénomène lui-même dans sa pureté.

Quiconque trouve l'expression « perception intellectuelle » invraisemblable trahit un a-priori : pourquoi notre perception, c'est-à-dire notre contact direct avec la réalité, ne serait-elle pas possible avec notre intellect ? L'homme est une véritable unité de l'esprit et des sens, et cela se reflète dans la phénoménologie.

Méthode herméneutique.

Bibliographie -- Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 116/120 (l'herméneutique),

-- Hans Ineichen, *Philosophische Hermeneutik*, (Herméneutique philosophique,), Freiburg/Munich, Alber, 1991.

Au fait : Ineichen distingue la compréhension, c'est-à-dire l'acquisition de connaissances dans l'âme, la compréhension ou verstehen des textes et la compréhension du comportement humain. Selon lui, la compréhension des textes et des comportements permet d'accéder au destin ontologique de l'homme - disons : à une conception de l'homme ayant pour base une ontologie (doctrine de la réalité). Ainsi, toute la philosophie et la théorie du sens.

Ineichen passe par Schleiermacher, Boeck, Droysen, Dilthey et Rickert pour arriver à Heidegger et Gadamer, qu'il identifie comme le point culminant. Il parle ensuite de Habermas, Apel, Ricœur et de l'analyse du langage.

En grec ancien, hē hermēneusis signifie interprétation, explication, - paraphrase. Hē technē hermēneutikē est la compétence d'interprétation.

1. Traditionnel.

L'herméneutique était une méthode permettant de mettre à jour les textes transmis (livres sacrés, textes juridiques), c'est-à-dire de les rendre applicables dans des circonstances - parfois très nouvelles. Pensez au jeûne que certains textes bibliques et les jeûnes traditionnels recommandent, voire imposent : comment mesurer cette interprétation de notre société industrielle ?

2. Récent.

Nous nous sommes distingués avec trois variantes.

2.1. Friedr. Daniel Schleiermacher (1768/1834) a laissé une œuvre posthume intitulée *Dialectik* (1839). Il a refondé l'herméneutique traditionnelle et l'a transformée en une théorie de la connaissance (gnoséologie, resp. épistémologie) : le contenu de la connaissance et de la pensée d'un texte existant - parfois vieux de plusieurs siècles - est pleinement compris à travers l'expérience de celui-ci.

Note : - Ce processus comporte deux étapes.

a. Saisir le sens.

Premièrement, nous devons comprendre la phrase telle que l'auteur du texte l'entendait, dans sa situation.

b. Donner son propre sens.

Ensuite, les données actuelles peuvent être prises en compte pour permettre une interprétation ajustée si nécessaire.

Les deux ensemble, nous les appelons sens ou interprétation à partir d'un double Sitz im leben, situer dans la vie, à savoir la vie de l'auteur du texte et celle de l'herméneutique qui l'actualise.

2.2. L'école historique.

L'école historique. La méthode schleiermachiennne est remise au goût du jour par les historiens en tant que méthode d'histoire. F.K. Von Savigny (1779/1861) est le fondateur de l'école historique. Dans son sillage, J.G. Eichhorn, W. Grimm, et surtout Von Ranke. En retraçant les vestiges des témoins de la vie des gens dans le passé, on obtient le plus de détails possible, de sorte qu'une vue d'ensemble - dans la mesure où le passé le permet - se dégage dans l'esprit de l'historien. Il s'agit d'une forme d'empathie via les signes (les vestiges témoins signifient quelque chose du passé) avec la vie - si nécessaire intérieure - des générations précédentes.

2.3. Wilh. Dilthey (1833/1911). - Son *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (Introduction aux sciences humaines), (1883) a inspiré des personnes comme Eduard Spranger, M. Frischeisen-Köhler, Theodor Litt, H. Nohl, G. Misch et d'autres.

a. À l'instar de la physique mathématique, une manière d'expliquer scientifiquement le comportement humain (Erklären) a progressivement émergé. De préférence, une explication aussi causale que possible.

b. Dilthey accepte cette science naturelle de l'homme mais en voit les limites : il introduit la méthode herméneutique ou compréhensive pour parvenir à une science de l'esprit.

(1) Les manifestations du comportement et les produits du comportement (par exemple, un événement historique, un tableau, etc.).

(2) sont qualifiées de signes, c'est-à-dire qu'elles exposent des données

(3) de la vie intérieure (l'âme, l'esprit) de ses semblables. Pénétrer à travers ces signes jusqu'aux pensées, aux sentiments et aux intentions intérieures de nos semblables, tel est le but de cette sorte de Geisteswissenschaft, ou comme on dit aujourd'hui - bien que cela ait souvent un sens très différent - science humaine (1950+).

Indication du signe.

Ce que *Johann G. Droysen* (1808/1884) ; *Geschichte des Hellenismus* (Histoire de l'hellénisme), (1877/1878) appelle die Ueberreste, c'est-à-dire les vestiges, du passé (c'est-à-dire les sources de connaissance de l'historien), Dilthey l'appelle die Ausdrücke, les expressions. De quoi ? De ce que, dans la sphère romantique, Dilthey appelle das Leben, la vie. Et avant tout la vie de der geist, l'esprit. L'expression (de la vie) est le pont, en un certain sens, entre le vivre ('Erleben') et le comprendre ('Verstehen'). La compréhension ('Verstehen') est un processus dans lequel, à partir de signes qui nous sont donnés de l'extérieur - pensez aux témoignages, aux expressions, ('Ausdrücke'), nous vivons, nous nous connaissons intérieurement Selon W. Dilthey lui-même.

3

Pour résumer : Erleben, Ausdruck, verstehen : ces trois aspects forment ensemble une seule unité indissociable. (*H. Diwald, Wilhelm Dilthey (Erkenntnistheorie und Philosophie der Geschichte)*, (Dilthey (théorie de l'entendement et philosophie de l'histoire), Göttingen/ Berlin/ Francfort, 1963, 153 ff. (*der Ausdruck als Mittelglied zwischen Erlebnis und Verstehen*), (l'expression comme intermédiaire entre l'expérience et la compréhension). On voit donc que la perception du comportement et la perception des produits du comportement externe sont un aspect essentiel de la compréhension. Cependant, contrairement à une certaine psychologie comportementale (behaviorisme, pavlovisme), vite abandonnée car trop limitée, l'accent est mis ici sur l'âme, l'esprit et la vie intérieure.

La méthode herméneutique.

Le mot interpréter est devenu très courant dans notre société néerlandophone, surtout depuis les années 1970. Dans les temps anciens, interpréter signifiait rendre intelligible au peuple. On en trouve la racine, par exemple, dans *duiden op iets* (attirer l'attention sur quelque chose), dans *aanduiden* (signaler), *beduiden* (indiquer), dans *ten ten toevelen* (indiquer le mal).

Herméneutique.

Vient du grec ancien *hermèneutikè technè* (latin : *ars interpretationis*), la capacité (1) d'exprimer ce que l'on pense et ressent intérieurement, (2) d'expliquer une déclaration, éventuellement en l'interprétant ou en la traduisant.

Traditionnellement, l'herméneutique était une science auxiliaire pour l'explication des déclarations et des textes : les théologiens et les spécialistes de la Bible expliquaient les textes ; les juristes expliquaient les textes juridiques. La tâche principale consistait à clarifier un texte donné en tant qu'illustration d'une situation, par exemple en l'appliquant à un cas, un cas concret. Par exemple, un meurtre non prémédité est couvert par un autre texte du Code, - un texte qui explique juridiquement le meurtre non prémédité.

Récemment, surtout depuis Friedrich Daniël Schleiermacher (1762/1834), l'herméneutique s'est transformée d'une méthode subalterne basée sur les textes en une véritable théorie de la connaissance : tout le processus de connaissance - surtout la connaissance de ce qui se passe dans l'être humain - devient interprétation.

Chez Schleiermacher, l'accent est mis sur l'acte de traduire un texte en action : on ne comprend (*verstehen*) un texte biblique que dans la mesure où on le vit dans la pratique, où on le rend vrai dans la vie.

Note:- Ceci rapproche l'herméneutique allemande de C. S. Peirce (1839/1914) qui affirme qu'un mouvement ne devient clair dans sa véritable portée que s'il conduit à une action conforme à cette déclaration. C'est ce que Peirce appelle sa maxime pragmatique. Soit dit en passant, toute la conception de l'homme chez Peirce est herméneutique : l'homme est simplement un interprète ou un interprète.

L'école allemande d'histoire (F. von Savigny, 1779/1861) considère l'herméneutique comme une méthode d'histoire : si l'historien s'identifie le plus possible à ce que le passé nous a laissé, il ne connaît ce passé que le plus fidèlement possible, l'interprète le plus fidèlement possible.

Ici, les monuments, les inscriptions, les chroniques, en un mot, tous les matériaux utilisables du passé, jouent le rôle de signes, en tant qu'expressions de ce passé : à travers ces signes, l'historien peut entrer en empathie avec ce qu'a été le passé, - dans les limites des restes des témoins et de l'empathie, bien sûr.

Note : - La méthode existentielle de Sören Kierkegaard (1813/1855 ; le père de l'existentialisme) contient un moment historico-herméneutique : à travers la lecture des textes bibliques, on devient le contemporain de Jésus et on comprend, par exemple, les textes évangéliques, comme la méthode de Schleiermacher essaie de le faire.

Wilhelm Dilthey (1833/1911).

Bibliographie: Henri Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 116/117. - Cette méthode d'interprétation, brièvement esquissée ci-dessus, est élevée par Dilthey au rang de

méthode des Geisteswissenschaften, des sciences de l'esprit, c'est-à-dire des précurseurs de nos sciences humaines actuelles (cf. son *Einführung in die Geisteswissenschaften* (1883)).

Dilthey considère que la méthode dominante des sciences naturelles qui, dans le sillage de la physique moderne, tente de découvrir des relations de loi et de causalité (ce que Dilthey appelle Erklären, explication scientifique), est insuffisante pour comprendre véritablement l'âme (l'esprit) humaine, qu'il s'agisse d'un individu ou de toute une période culturelle. Seule une étape supplémentaire, qu'il appelle la méthode verstehende (globale), met l'âme à nu : à travers les signes de la vie de l'âme qui sont visibles et tangibles dans le comportement extérieur observable, on atteint cette vie de l'âme.

Remarque : cela n'élimine pas la valeur de la science naturelle en tant que science humaine ; elle la surpasse en tant qu'accès au Geist, au Seele, de l'homme.

Ainsi, la méthode herméneutique fait pleinement son entrée dans le monde d'aujourd'hui.

Nous soulignons deux exemples.

Paul Ricœur, depuis *Le conflit des interprétations (Essais d'herméneutique)*, Paris, 1969, restaure sa méthode réflexive en l'élargissant herméneutiquement.

Wilfried Daim, *Tiefenpsychologie und Erlösung*, (Psychologie des profondeurs et rédemption.), Wien/ Munich 1954, 18/23 (*Drei Methoden*) procède de manière phénoménologique (Edm. Husserl) mais selon la méthode herméneutique (W. Dilthey), qu'il approfondit dans la méthode de la psychologie des profondeurs (S. Freud et al.) : les expressions perceptibles de l'âme non rachetée (au sens biblique), il les fait pénétrer dans les couches inconscientes et subconscientes de la vie de l'âme.

Signification (sens, fondement du sens).

Jaap Kruithof, *De zingevoer (een inleiding tot de studie van de mens als betekenen, waarderend en agerend wezen) (Le donneur de sens) (une introduction à l'étude de l'homme en tant qu'être signifiant, appréciant et agissant)*, Anvers, 1968.

Nous citons la définition. Nous appelons sense-making l'activité de l'homme dans laquelle, à l'aide de principes, il se structure en tant que totalité, se situe dans le milieu dans lequel il est placé et s'oriente vers le développement de ce milieu. (o.c. 505).

Le point de départ de Kruithof est l'homme en tant qu'être cognitif (signifiant), évaluatif (appréciant) et actif (agissant). Si vous aimez : une triade classique - moderne.

Herméneutique.

Si l'on définit l'herméneutique comme l'étude de l'homme en tant qu'être qui saisit des données et les interprète, on constate que la définition du sens de Kruithof est une forme d'interprétation, mais une interprétation de l'ensemble de l'homme et de sa vie. Signifier, c'est-à-dire fournir des signes (par exemple dans une langue), apprécier (évaluer) et agir, c'est-à-dire agir activement, sont en effet des actes herméneutiques : ils attribuent un jugement aux données.

Addition et élaboration.

Dans le langage courant, nous pouvons entendre : Il n'en comprend pas le sens. Nous appelons création de sens cet acte hermétique qui attribue à quelque chose un sens, c'est-à-dire une portée pour quelque chose ou quelqu'un, qui réside dans cette chose elle-même. Donner du sens, c'est donc attribuer à quelque chose un sens qui ne réside pas simplement dans cette chose en tant que donnée.

Prenons un exemple.

Le 11 septembre 2001, les deux tours (World Trade Centre) qui ornent le paysage de la métropole mondiale qu'est New York ont été détruites par deux avions lors d'un attentat. On soupçonne que le cerveau de cette attaque est Oussama Ben Laden, né à Ryad, en Arabie du Sud, en 1957, connu comme un riche leader de la terreur islamique.

Lorsque les attaques américano-britanniques contre l'Afghanistan ont commencé le 7 octobre, le très recherché Ben Laden est apparu sur la chaîne de télévision Al-Jazeera (Qatar) avec un message : ce qui était jusqu'alors une attaque est devenu, par son message, un signe pour le monde entier de l'Islam et même pour les antimondialistes du monde entier. Le sens de l'attentat lui-même devient connu grâce au concept de signification, Oussama Ben Laden y met un nouveau sens et commet un incendie criminel.

Approfondissement de la méthode hermétique.

Point de départ.

Elisabeth Kübler-Ross, *Lessen voor levenden (gesprekken met stervenden)*, (Leçons pour les vivants (Conversations avec des mourants)), Bilthoven, Ambo, 1970 (Or. : *On Death and Dying*, New York, 1969), distingue cinq étapes dans l'interprétation de l'approche de la mort pour les mourants (o.c. 48/140)

1. **Le déni** (Ce n'est pas encore possible. Je n'arrive pas à y croire) et, par conséquent, une sorte d'isolement.

2. **Colère** (Quelle injustice ! Pourquoi moi maintenant ?).

3. **Marchander**, c'est-à-dire tenter de parvenir à un règlement à l'amiable (Si Dieu le permet, il y aura peut-être un sursis.).

4. **L'abattement** (Il n'y a plus rien à faire).

5. **L'acceptation** (Il est fondamentalement compréhensible que je sois maintenant sur le point de mourir).

Note : - Kübler-Ross appelle cela des étapes. Il s'agit plutôt de types de signes qui ne sont pas strictement liés à cet ordre.

Le programme.

Donné (phénomène) : le fait que quelque chose se produise qui indique une mort imminente.

Question : comment traiter une telle chose dans la vie de mon âme. Nous disons bien dans la vie de mon âme, car tout le monde sait que la mort arrive un jour, mais lorsqu'elle me touche personnellement et directement, elle devient existentielle, c'est-à-dire qu'elle devient - généralement soudainement - une coïncidence dans la vie normale (ou perçue comme normale) que je mène.

Nous disons coïncidence parce que, même si la mort est structurellement nécessaire, objectivement, je la vis comme une surprise, c'est-à-dire comme un événement imprévu, oui, (du moins pour moi personnellement) imprévisible, une fois que j'y suis confronté en tant qu'imminent ou même imminent. En ce sens, la mort en tant qu'événement naturel (objectif, c'est-à-dire en soi) est un événement accidentel (cognitif, c'est-à-dire dans la mesure où je peux le prévoir).

Typologie.

La première de ces indications trahit que la mort personnelle est vécue comme une coïncidence. Les deux derniers indiquent que la même mort personnelle est vécue comme nécessaire par la nature.

On voit donc que la vie - la mienne - conçue comme un déroulement de phases, comprenant des coïncidences, des rebondissements imprévus par moi, constitue l'arrière-plan réel de ces types qui ne sont rien d'autre que le traitement (d'apprentissage) d'une coïncidence qui provoque la souffrance, c'est-à-dire un mal (principalement de nature physique).

Donner un sens.

Il convient de noter qu'un même fait objectif - la mort physique vécue comme proche ou lointaine - suscite plus d'une interprétation. Cela montre qu'il existe tout d'abord une conception du sens - on comprend que la mort est proche - mais aussi un sens de la finalité : on interprète ce fait objectif en fonction des possibilités du moment.

Par exemple : au départ, on n'a pas eu le temps de s'habituer au fait que sa vie est en danger, ou encore : on nie (Ce n'est pas possible !) ou on est outré par la surprise - et la déception.

Les deux ensemble, signification et sens, nous appelons le sens (total) ou l'interprétation.

L'hypothèse de la frustration-agression.

Bibliographie : R. Dercker, *Aggression (Kant, Darwin, Freud, Lorenz)*, Amsterdam, 1967 (or. : *Aufklärung uber Aggression*, (Sensibilisation à l'agression), Stuttgart, 196), 76/78 (hypothèse frustration-agression de l'école de Yale).

= John Dollard en 1937 suggère un lien entre la déception et l'esprit d'attaque.

= J. Dollard/ L. Doob/ O. Mowrer/ R. Sears, *Frustration and Aggression*, New Haven, Yale Univ. Press, 1939, formule le lien comme suit : Si frustration (strivings), alors toujours agression, acte d'attaque. En termes de logique naturelle du jugement : le sujet (original, qui demande des informations) est interprété dans un modèle, qui fournit des informations. L'original est la déception ; le modèle l'agression. En d'autres termes, on parle d'une frustration en termes de ce qui provoque l'agression.

= N. Miller, R. Sears, O. Mowrer, L. Doob, J. Dollard, *The Frustratuion-Agression Hypothesis* in : *Psychological Review* 1941 (48/ : 337/ 342, reformulé :

Si frustration, alors tendance agressive (première réaction) qui peut ne pas conduire à une action.

Note : Le ressentiment, la vengeance différée sont les jours de la rancune.

Remarque : les psychologues se limitent facilement aux réactions intérieures. Au lieu de partir de la cause de la frustration, ils commencent par la réaction émotionnelle à cette cause. En conséquence, le monde émotionnel est suspendu dans l'air. Il est clair que la cause de la frustration est une forme de mal, c'est-à-dire une ligne de conduite qui s'écarte de son but.

Par exemple : quelqu'un ne devient pas ce qu'il attendait dans la vie ; quelqu'un subit une grande perte financière ou n'importe quoi d'autre dans la liste sans fin des maux de cette terre.

De sorte que la frustration elle-même est déjà une interprétation, même spontanée, du mal subi. Cette interprétation plutôt naturelle, la déception, est ensuite, selon l'école de Yale, suivie au moins d'une montée en puissance qui peut conduire à une sorte d'action agressive.

Ce dernier acte est en soi un signe du sentiment d'agression, car apparemment cet acte ne se produit pas naturellement en conjonction avec la réaction émotionnelle agressive, sauf dans le cas de personnes très impulsives.

La théorie ABC (Alb. Ellis / E. Sagarin).

Bibliographie : -- A. Ellis, *Reason and Emotion in Psychotherapy*, (Raison et émotion en psychothérapie.), New York, 1961, id, *The theory and practice of Rational-Emotive Psychotherapy*, New York 1964 ;

-- A. Ellis/ E. Sagarin *Nymfomanie (Een studie over de hyperseksuele vrouw)*, Amsterdam, 1965 (orig. : *Nymphomania (A Study of the Oversexed Woman* ; (Une étude de la femme sursexuée), *New York, 1964*).

De ce dernier travail, une application de la psychologie rationnelle-émotive des deux théoriciens, nous retenons les pages 137/139 (la théorie ABC de la personnalité).

Voici comment ils expliquent le traitement - l'interprétation - du mal dans ses parties essentielles, réduites à son essence.

Il est évident que l'hypothèse de frustration-agression est la théorie sous-jacente. Mais l'hypothèse rationnelle émotive est plus nuancée.

A est le fait, c'est-à-dire un parcours de vie personnel - individuel qui est décevant et conduit à la souffrance comme un mal .

B sont les axiomes personnels - individuels, exprimés en phrases ; par exemple : Je n'ai jamais de chance en amour. C'est ici, en premier lieu, que l'élément rationnel est exposé comme une co-cause de l'émotion qu'est la frustration.

C est la réaction ultime au fait négatif A ; nous disons la forme de comportement qui révèle à la fois le mal à traiter et les axiomes individuels (principes, mentalité). C'est la tâche des psychologues de sonder l'axiomatique (B) et la cause (A) à travers ces comportements observables de l'extérieur.

Ceci est similaire au schéma de W. Dilthey « Erleben, Ausdruck, Verstehen », ("Expérience, expression, compréhension "), où Ausdruck est C et Erleben est B. .

Schéma.

Elle peut être formulée rationnellement de la manière suivante : A. est interprété par quelqu'un en termes de B de telle sorte que C s'ensuit . Plus rigoureusement logique :

Si A et B (connus), alors C (intelligible). Cela s'exprime en termes de raison suffisante ou de fondement (A et B) générant une compréhension logique (C est alors intelligible). On voit qu'Ellis et Sagarin essaient de comprendre le processus cognitif permettant de trouver le rationnel dans tout ce qui est émotionnel. Et de l'activer de manière thérapeutique.

Sens commun/névrose.

Les proposants distinguent deux types principaux dans l'interprétation de A.

1. *L'interprétation saine.*

Après une grave erreur de calcul (A), quelqu'un juge : Je vais digérer ça (B) et agit comme quelqu'un qui a beaucoup de bon sens. Calme. Il décide de s'en remettre.

2. *L'interprétation névrotique.*

Après la même grave erreur de calcul (A), quelqu'un juge : Je ne pourrai jamais surmonter cela. (B) et s'énerve, se surmène, - se laisse aller.

Les auteurs. - Les personnes perturbées - malheureusement, d'innombrables personnes dans notre société sont émotionnellement perturbées - ne suivent généralement pas la ligne de pensée saine. (o.c., 139). C'est au point B qu'ils chérissent des axiomes faux.

Pensée irrationnelle.

O.c., 991vv Ellis et Sagarin en donnent des exemples.

- Si les choses ne se passent pas comme on le souhaite, c'est horrible et désastreux.

- Si quelque chose est ou peut être dangereux, alors il faut s'en inquiéter terriblement et envisager constamment la possibilité que cela se produise.

- Si et seulement si un être humain adulte jouit de l'estime et de l'amour de pratiquement toutes les personnes de quelque importance dans l'environnement, alors il est essentiellement sauvé.

- Si, dans le passé, il s'est passé quelque chose qui a laissé une impression profonde, alors - étant donné l'influence décisive de ce qui s'est passé dans le passé - cet événement continuera à exercer la même influence.

C'est ce que, au point B, l'homme névrosé s'illusionne, selon l'expression de l'auteur.

Il apparaît immédiatement que l'âme névrotique l'emporte sur le sens des affaires. En d'autres termes, le sens en B est perturbé.

Le langage des dieux.

G. Daniëls, *Religieus-historische studie over Herodotus*, (Étude historico-religieuse sur Hérodote), Anvers/Nimègue, 1946, a.o. 71, mentionne l'oracle ou la divination.

Un exemple.

Hérodote d'Halikarnassos (-484 / -425) raconte par exemple que les Spartiates, après la législation de Likourgos (- 900/- 800), devinrent un peuple puissant mais tombèrent dans la pleonexia, la démesure : ils voulurent conquérir tout Arkadia par soif de terres - on dirait aujourd'hui impérialisme.

Le discours de Dieu.

La puthia (latin : pythie) de Delphoi (La. : Delphes), consultée par la délégation spartiate, répondit : Je vous donnerai ce que vous... orchèsthai...

La configuration de l'interprétation.

La polyvalence - notamment des oracles sacrés qui excellent dans ce domaine - peut être exprimée comme suit : une seule donnée (le texte pour chaque oracle) : interprétation 1, interprétation 2, interprétation 3, c'est-à-dire plus d'une interprétation.

Dans leur hubris, le franchissement des limites, dû à leur démesure, les Spartiates ont interprété le terme orchèsthai comme danse (de joie).

Mais ils ont perdu la campagne et c'est alors, seulement alors, qu'ils se rendent compte qu'en grec ancien, orchèsthai peut également signifier travailler dans les jardins.

La deuxième interprétation était : travailler comme prisonniers de guerre dans les jardins des Arkadiens. Ils avaient projeté à la légère leur confiance en soi dans le discours divin de la pythie.

Conclusion.

Les religions anciennes abondent en déclarations de voyants et de prophètes. Ayant fait l'expérience de la compréhension correcte de ce que signifient ceux qui s'expriment dans leur esprit, ces traditions religieuses étaient riches d'une véritable herméneutique pratique ou science de l'interprétation : elles faisaient une distinction nette entre le donné, la parole divine, telle qu'elle était perceptible, et son interprétation, la compréhension correcte de celle-ci.

Il n'est donc pas surprenant qu'un Héraclite d'Éphèse (Heraclites d'Éphèse ; -535/- 465) ait conçu la fusi, la nature, c'est-à-dire l'ensemble de la réalité expérimentable, comme un grifos, une énigme qu'il faut d'abord déchiffrer avant de savoir ce qu'elle signifie.

Maintenant, il n'est pas surprenant dans cette pensée qu'il voit l'énigme : - il était à l'aise dans la tradition religieuse.

Alkmaion (= Alkmeon) de Kroton (-520/-450).

Bibliographie -- J. Zafiropulo, *Empédocle d' Agrigente*, Paris, 1953, 99ss.. ;
-- W. Röd, *Die Philosophie der Antike 1 (Von Thales bis Demokrit)*, (La philosophie de l'Antiquité 1 (de Thalès à Démocrite)), Munich, 1976, 71/73.

J. Zafiropulo écrit : Alkmeon, le grand médecin de la 'secte' de Kroton, - dont la renommée était glorieuse à l'époque. Kroton est la ville où s'est retrouvé Puthagoras de Samos (-480/-500), donc Alkmeon peut l'avoir connu.

Docteur.

Il était avant tout un médecin, issu d'une tradition de guérison indépendante qui avait ses racines dans Dèmokèdès (Cat. : Democedes) de Kroton en Italie du Sud.

Herméneutique.

C'est le nom actuel de la doctrine de l'interprétation des signes (quels qu'ils soient) qui révèlent le comportement des êtres vivants. Chez les médecins, c'est la forme médicale de la séméiologie, l'indication des symptômes. - Supposons qu'une femme présente une tumeur à la jambe. L'interprétation nécessite de se poser les questions suivantes : Est-ce le résultat d'une entorse ? Ou est-ce une tumeur maligne ? Le problème est l'ambiguïté du même fait directement observé. Le terme, tekmerion, signe, compris ici comme un symptôme, contient cette ambiguïté.

Observer ('αισταναεσται')/ ' / interpréter ('ξυνιεναι ').

Röd, o.c.72 : Dans la théorie de la connaissance d'Alkmaion, une distinction nette est faite entre percevoir - connaissance directe - et interpréter - connaissance indirecte.

Xunianai' signifie réunir en pensée le sujet (par exemple le symptôme ci-dessus) comme un original qui demande des informations, et le dire (par exemple un des signes) comme un modèle qui fournit des informations. Connaître et penser à l'un en incluant l'autre.

Un ordre de préséance.

Dans l'esprit pythagoricien, Alkmaion distingue trois faits de connaissance.

- a. Les animaux perçoivent mais manquent nos interprétations humaines
- b. Les gens perçoivent, mais leur contribution est une sorte d'interprétation.
- c. Voir les divinités directement et avec une certitude absolue.

C'est-à-dire que les données révèlent immédiatement, sans raisonnement et autres, les informations correctes pour la capacité de perception des êtres supérieurs que sont les divinités. Ainsi, on comprend le fragment 1a : l'homme se distingue des autres en ce qu'il est le seul à interpréter 'ξυνιεναι , alors que les autres ne font que percevoir et n'interprètent pas.

Note:- Un élément d'une ancienne théorie de la perception.

Selon Röd, o.c.72, Alkmaion a expliqué le mécanisme de la perception en termes de substance semblable à l'air. Pour cela, il pouvait s'appuyer sur Pythagore (Gr. : Puthagore) : percevoir, surtout voir, c'est absorber dans les yeux et le cerveau une matière fine ou subtile émanant du perçu.

Tout comme le prétendra plus tard Dèmokritos d'Abdera (-460/- 370), l'atomiste, Alkmaion prétend que quelque chose comme une image subtile ou au moins un stimulus entre dans l'œil et le cerveau et travaille pour que l'homme voie. C'est aisthanestai ou aisthèsis, la perception.

Ce type de connaissance, d'ailleurs, est quelque chose que l'homme a en commun avec les animaux.

Röd, o.c., 72, dit que cette théorie - sous le nom de doctrine des esprits de la vie (Lat. : doctrine de spiritus animalibus) vivra dans la pensée de Francis Bacon de Verulam (1561/1626 ; fondateur de la méthode inductive des processus causaux) et de René Descartes (Cartesius ; 1596/1650 ; le père du rationalisme moderne typique dans sa variante intellectualiste).

Le concept de matière fine ou subtile a été scientifiquement banni, mais il subsiste dans tous les types d'occultisme, au sein desquels on distingue encore la subtilité astrale et éthérique. La première est immortelle comme l'âme humaine et se manifeste dans le crépuscule du défunt ; la seconde est mortelle et se décompose dans le sillage du corps biologique défunt.

D'ailleurs, ce sont surtout les primitifs et (ce que l'on appelle) les sensitifs qui prétendent percevoir cette mince substance.

Note:- Outre l'âme ténue ou l'âme-corps, la doctrine d'Alkmaion contient d'autres éléments paléopythagoriciens. Ainsi, par exemple, sa doctrine de l'âme en tant qu'être immortel, voire en tant qu'être divin dans une certaine mesure, puisque l'âme se meut de son propre chef, c'est-à-dire qu'elle ne présente pas l'inertie de la matière brute.

Pour illustrer le fait de se déplacer par soi-même et de ne pas être heurté par une autre réalité, Alkmaion mentionne les corps célestes toujours en mouvement qui, du moins pour les observations de l'époque, semblent se déplacer par eux-mêmes. Comme les corps célestes, les paléopythagoriciens appelaient l'âme divine pour cette raison (aspect astrothéologique).

Indication de rêve.

Sigmund Freud (1856/1939), le père de la méthode psychanalytique, a décrit les rêves comme la percée dans la vie consciente de l'âme de données inconscientes ou subconscientes. Pensez à sa *Traumdeutung* (Interprétation des rêves), (1900). Chacun sait maintenant que dans certaines cultures primitives, les rêves et les explications des rêves jouent parfois un rôle majeur. Ces phénomènes primitifs se perpétuent à travers les étapes antiques, médiévales et modernes de la culture jusqu'à notre ère post-moderne.

Dans certaines méthodes paranormales, on trouve également des indications sur les rêves : il existe même des dictionnaires avec l'interprétation des rêves ou des aspects des rêves ou des types de rêves.

L'interprétation déjà présente dans les données du rêve.

Freud pensait qu'un fait qui peut être testé peut apparaître dans un rêve de trois manières distinctes.

1. *Le déni.*

Je rêve que mes yeux soient en bonne santé.

Abréviation du symbole : A devient non-A, car j'apprends le lendemain qu'il est mort cette nuit-là.

2. *Le déménagement.*

Je rêve que ma tante est morte, et que c'est son mari qui a quitté la vie. Raccourcissement du symbole : A devient A'.

3. *L'omission ou l'absence.*

Je rêve que, lors d'une visite chez mon oncle, je vois ma tante mais que je ne vois mon oncle nulle part. Raccourcissement du symbole : A devient O.

Freud en conclut que dans notre vie d'âme inconsciente, nous traitons la réalité de plus d'une façon : au lieu que A soit A, A devient soit non-A, soit A' ou O.

L'interprétation des rêves, si elle n'est pas faite naïvement, contient immédiatement deux processus d'interprétation :

1. Le rêve est déjà une interprétation à plus d'un titre,

2. L'interprétation de cette interprétation est alors l'interprétation justifiée du rêve ou l'analyse du rêve. C'est à cela que peut conduire l'oniologie, la rêverie, en termes d'herméneutique.

Note:- Notons que les enfants, par exemple, lorsqu'ils sont ennuyés d'avouer une chose blâmable, utilisent souvent les trois déformations pour sauver leur honneur. Je ne l'ai pas fait ; Il m'a frappé, alors c'est moi qui l'ai fait ; Je ne sais rien, lorsqu'un pot de fleurs a été renversé en classe.

Dessinateur

Deux noms (et aussi des conceptions de ce qu'est un signe) étaient en circulation

1. Sémiotique.

Depuis CH. S. Peirce (1839/1914) et aussi *Charles Morris* (1901/1971) *Foundation of the theory of signs* (Fondement de la théorie des signes), (1938).

2. Sémiologie.

Depuis *Ferdinand de Saussure* (1857/1913) avec son ouvrage, *Cours de linguistique générale* (1916), rédigé par trois étudiants, ouvrage qui a initié la structuration de l'expression linguistique.

Winfried Nöth, *Handbuch der Semiotik*, (Manuel de sémiotique.), Stuttgart, 1985, réunit les deux sous le seul titre de sémiotique. Comme pionniers de la sémiotique, il cite Peirce, Morris, de Saussure, Hjelmslv. L'ouvrage se divise en six chapitres : fondements, communication et codification, communication verbale et vocale, communication non verbale, communication esthétique et visuelle, sémiotique textuelle.

Paul Ricoeur, (1913/2005), en tant que théoricien de l'herméneutique (interprétation), tente de faire de la sémiotique et de la sémiologie une seule et même chose.

Il convient de mentionner *Umberto Eco*, *La structure absente (Introduction à l'examen de conscience)*, Paris 1972.

Gottfried Wilhelm Leibniz (1646/1726) *Characteristica universalis*. *H. Burckhardt*, *Logik und semiotik in der Philosophie von Leibniz*, (Logique et sémiotique dans la philosophie de Leibniz.), Munich, 1980, est une étude supervisée par *J.M. Bochenski* sur la logique et la théorie des caractères de Leibniz en cinq chapitres :

1. Le syllogisme de Leibniz (définitions o.m.), la déduction immédiate (opposition, conversion o.m.), figures et modes du syllogisme,

2. conception d'une grammaire rationnelle sur des bases logico-sémantiques,

La sémiotique, fondée sur le concept de signes d'Aristote, qui étudie trois aspects : la réalité, la compréhension dans notre esprit, le signe (notamment le signe linguistique).

C'est là que se situe la célèbre *Characteristica universalis*, c'est-à-dire la construction d'un langage général des signes comme axiome pour toutes les sciences - précurseur de la logistique ultérieure,

4. *Ars combinatoria* (1666), une combinatoire, dans la lignée de Ramon Lull (Lullens), 1235/1315, *Ars Magna* (1273/1275, une combinatoire), une construction logistique partant également de concepts de base comme axiome pour toutes les sciences également. Une logique inventionis.

5. La logique (formelle et appliquée) de Leibniz dans ses rapports avec les mathématiques et la méta-physique.

Dessiner la science (Edmund Husserl).

Nous approuvons *F Schipper, Enkele kanttekeningen bij Husserls tekentheorie (Quelques commentaires sur la théorie des signes de Husserl)*, dans : *Tijdschr. v. filosofie* (Leuven) 46 (1984) : 2 (juin), 302/318.

Dans sa première période, E. Husserl (1857/1938) réfléchit aux fondements des mathématiques et de la logique, mais de manière psychologique (comme il l'admettra plus tard). La langue, en tant que type de système de signes, attire naturellement son attention. Entre autres choses : la question de savoir ce qu'est un signe. Ainsi, il écrit entre autres

Le langage consiste en l'expression figurative de phénomènes psychiques, dont nous avons besoin tantôt pour communiquer ces phénomènes, tantôt comme support sensoriel au service de notre propre flux interne de pensée , dans une discussion de *Ernst Schröder, Vorlesungen über die Algebra des Logik (Exakte Logik)*, (Cours sur l'algèbre de la logique (Logique Exacte bd. I)), Leipzig, 1840, 258. Les supports de sens sont la parole et l'écriture.

Définition.

Le signe de signe de quelque chose (d'un contenu de pensée sans plus) peut être tout ce qui caractérise cette chose (ce contenu), c'est-à-dire qui est capable de distinguer cette chose (ce contenu) du reste (...). (*Philosophie der Arithmetik*, (Philosophie de l'arithmétique.), La Haye, 1970, 341). - La condition de cette possibilité est que nous ayons clairement remarqué la relation entre le signe et ce qu'il signifie (o.c. 342).

Espèce.

Husserl en distingue deux types.

(1) **Les signes extérieurs** désignent quelque chose sans que le contenu des signes extérieurs ne montre rien de correspondant à ce qu'ils désignent. Ainsi, les signes linguistiques sont des signes externes , situés en dehors de la connaissance et du contenu de pensée de ce qui est indiqué par eux. Ainsi, nous appelons un âne âne, alors qu'en France on dit âne. Aucune des deux formes sonores ne révèle quoi que ce soit sur l'animal.

(2) **Les signes conceptuels** présentent un lien substantiel avec le signifié : hiha imite le bêlement de l'âne.

Note : On remarque que dans une deuxième période, Husserl pense de manière plus phénoménologique et, bien qu'il conçoive le phénomène comme une réalité objective, il fait encore (surtout dans sa troisième et dernière période) dépendre le signe de la conscience (intersubjective ou non).

Qui continue néanmoins à mettre le psyché au centre, mais pas dans un sens psychologique (comme il le dit).

La sémiologie et la valeur phénoménologique du signe...

Sémiologie.

CH. Bally, A. Sèchéhaye, A. Riedlinger, *Cours de linguistique générale*, Paris, 1916-1, est l'œuvre de trois anciens élèves de *Ferdinand de Saussure* (1857/1913), qui ont compilé un livre à partir de ses cours après sa mort.

Nous nous attardons sur ce qui semble utile dans sa science des signes (sémiologie). Nous suivons à cet égard *Daniel Parrochia, Sciences exactes et sciences de l'homme (Les grandes étapes)*, Ellipses, Paris, 1997, 90 (La sémiologie).

Langue.

Selon de Saussure, la langue est un système de signes qui expriment des idées, - un système qui s'apparente donc à l'écriture, à l'alphabet des sourds, aux rites de la fantaisie, aux formules de politesse, aux signaux militaires, etc..

Sémiologie.

Selon lui, la langue n'est que le système principal parmi les systèmes qu'une science en devenir, la sémiologie, a pour objet d'étude. La sémiologie est définie par le père de ce qu'on appellera après lui le structuralisme, comme la science de la vie des signes dans les entrailles de la vie sociale, avec pour objectifs, entre autres, la définition de ce qu'est un signe, les lois qui régissent les signes et leurs usages.

Signe.

Tout signe est une dualité 'signifiant (Sa)/ signifié (Sé)'. Un signifiant est le son vache ; un signifié est la vache qu'il signifie ; en d'autres termes, le son vache fait référence (le référent).

Lois sur le dessin.

La caractéristique principale est le caractère systémique, c'est-à-dire que tous les signes sont situés en tant que parties d'un ensemble global et cohérent (le système) qui détermine également leur signification. Le phénomène en tant que système apparaît clairement.

Cohérence.

Saussure voit deux types de phénomènes linguistiques.

a. Relations syntagmatiques.

Un exemple : Cette rose est magnifique.

a.1. Dans l'espace, les mots sont côte à côte ;

a.2. dans le temps (à l'oral), ils se succèdent les uns après les autres.

En d'autres termes, ils existent, bien qu'aussi proches que possible l'un de l'autre dans l'espace et le temps, mais ils divergent (ne coïncident pas). Chaque partie (mot) a une signification en tant que signe parce qu'elle s'oppose (est opposée) à la partie qui précède et à la partie de la phrase qui suit.

b. Relations associatives (paradigmatiques).

La phrase « Cette rose est belle » est prononcée ou écrite par une personne ayant une mémoire. Cette mémoire a les types de relations suivants. Rose est associé, par exemple, à boîte. Beau est associé à mignon. Mais le mot rose évoque aussi le mot plante (comme une sorte de plante).

Contrairement aux relations syntagmatiques, qui sont chez elles dans l'espace (et le temps), les relations associatives sont chez elles dans le cerveau (ou - ajoutons aujourd'hui - dans un ordinateur. selon Parrochia), où ils représentent le trésor extérieur qu'est la langue dans chaque individu (selon de Saussure).

Possibilité d'étude.

La chaîne syntagmatique des unités linguistiques est relativement facile à étudier, puisque le système global contient un nombre bien défini d'éléments (unités linguistiques), reliés (dans le langage de la logique formalisée) par une relation antiréflexive, antisymétrique et transitive.

Les relations associatives : c'est autre chose. La structure est incertaine. Prévoir à l'avance le nombre d'unités linguistiques qui seront citées par la mémoire d'une personne (le vocabulaire linguistique) est impraticable ; son ordre est également imprévisible. En effet : Cette rose est belle, Belle est cette rose, Cette rose est-elle belle ! sont tous possibles et il est également possible : Comme elle est belle cette fleur (cette rose est signifiée). Ou Cette rose n'est-elle pas magnifique ?. En d'autres termes : chaque unité linguistique appartient à une constellation, c'est-à-dire à un point de rencontre, au sein duquel d'autres unités linguistiques représentant un nombre indéfini de langues cherchent leur place.

Note : *Il s'agit* d'un aperçu de l'essence du langage structurel ou plutôt de la connaissance des signes :

1. Tout d'abord, elle divise la langue en unités linguistiques aussi petites et insignifiantes que possible ;

2. elle les relie de diverses manières pour former un système de telle sorte que, si l'on dispose d'une unité linguistique - par exemple rose ou le, on doit considérer le reste, le complément, comme co-constituant.

Au sein de ce système, on accorde une attention affectueuse, par exemple, aux contrastes entre les unités linguistiques.

Note : Un aspect a une valeur pédagogique : le vocabulaire. Plus il est riche, plus il permet de décrire l'esprit humain et les données de manière nuancée et complète. C'est sa valeur phénoménologique.

Nomenclature ; liste de noms par de Saussure.

R.C. Kwant, *Structuralistes et structuralisme, Alphen aan de Rijn*, 1978,18, dit que de Saussure a relié nommément comme vocabulaire la chaîne des choses données, des concepts qui les représentent, des mots comme porteurs de ces concepts. Il rejette radicalement ce point de vue et tente de le prouver.

a. Quelques noms (et encore, en apparence) peuvent être identifiés dans le vocabulaire ;

b. La grande masse des mots ne convient pas en tant que mots porteurs de concepts qui représentent des choses. Par exemple, la météo peut passer pour la représentation en concept et en mot de la météo. Mais il fait froid ou il n'y a pas d'eau ne sont pas de telles représentations.

Remarques.

Tout d'abord, il est remarquable que de Saussure parle des choses comme objet de compréhension et de vocabulaire. Des choses distinctes qu'il qualifie de données existant à vue.

D'ailleurs, il en va de même dans la logistique initiale : des choses distinctes, déconnectées de toute relation, mais généralement appelées événements, avec pour conséquence que, pour les traiter de manière logistique en ce qui concerne leurs relations, il faut introduire une branche distincte de la logistique, la logique des relations.

Pas la logique naturelle.

C'est là que les termes entrent en jeu. Un terme peut être composé d'un ou plusieurs mots. Par exemple : un palais de marbre ou plus grand que ou chéri de. Il est dans la logique naturelle qu'un terme puisse être représenté par un pluriel de mots. Par exemple : Je chante peut signifier Je chante ou Ma profession est le chant.

Dans les deux cas - dans la sémiologie de Saussure et dans les logiques (naissantes) - on commence par des données fragmentées, des unités, aussi simples que possible, puis on les soumet à une certaine combinatoire définie par des axiomes bien définis. Dans ce sens, la logique naturelle est le stade ou le niveau phénoménologique-logique de l'utilisation du langage naturel :

Un phénomène (singulier ou composé) est observé, se voit attribuer un terme approprié et entre ainsi dans le domaine de la logique naturelle, qui pense d'emblée les relations et les nuances en termes - et non en mots individuels.

Quelques concepts de base de la sémiotique de Peirce.

Son contexte ontologique.

À certains endroits, C.S. Peirce (1839/1914), en tant que pragmatiste (c'est ainsi qu'il se qualifie pour s'opposer à un pragmatisme qui prévalait aux États-Unis et dont il trouvait le concept trop irréaliste), parle d'un premier, un deuxième et un troisième.

Un premier, selon lui, est celui qui perçoit d'abord une observation (au sens large de saisie de la réalité, quelle qu'elle soit) comme un fait premier. Par exemple : Je vois une fille qui arrive au soleil. Cette fille qui entre dans le soleil est une première.

Un second est tout ce qui est immédiatement saisi comme étant apparié au premier. Par exemple, dans notre cas, le fait d'être dans un paysage. Le premier est imperceptible sans le second. Pour des raisons de commodité, nous l'appelons le deuxième fait ou le fait co-donné.

Un troisième est le fait que toute perception, en tant que saisie de la réalité, est un acte conscient qui exprime le donné, le premier incluant le second, dans une phrase dans un mot intérieur qui a surgi. Ici : Je vois une fille qui entre dans le soleil. La troisième chose qui s'impose à nous lorsque nous analysons la réalité est un donné qui est lié à un sujet - dans notre cas : moi. Peirce appelle cela : un signe au sens psychique (l'acte-avec-le-contenu-de-l'acte).

Telle est la base ontologique de la théorie des signes de Peirce.

Note : Charles Morris (1901/1971) ; Foundation of the Theory Signs (Fondement de la théorie des signes 1998) distingue trois aspects de chaque signe dans le sens ci-dessus.

a. Aspect syntaxique.

La phrase Je vois une fille qui entre dans le soleil se compose de sons significatifs (mots ou parties de mots) qui sont prononcés les uns après les autres et écrits les uns après les autres dans un ordre logique et grammatical bien défini.

b. Aspect sémantique.

La phrase exprime en signes - d'abord prononcés intérieurement, puis discernables extérieurement - le contenu d'un premier, d'un deuxième et d'un troisième.

c. Aspect pragmatique.

Cette phrase est pensée par quelqu'un, généralement pour établir un fait, et prononcée avec un résultat voulu : par exemple, mon ami est à l'intérieur de la maison et il ne voit pas la fille : je prononce la phrase pour l'informer, par exemple, ou pour le faire réagir avec surprise. Il s'agit donc, d'un point de vue pragmatique, d'un résultat.

Théorie de l'explication ou de l'interprétation.

Peirce et, dans son sillage, Josiah Royce (1855/1916 ; idéaliste pragmaticiste), entre autres, fondent une théorie de l'interprétation sur ce qui précède.

(1) En effet, lorsque je vois une jeune fille entrer dans le soleil, je le formule dans un mot intérieur, qui en est le signe intérieur, spirituellement situé et...

(2) Je peux exprimer cette parole intérieure dans un langage parlé, qui est alors le signe linguistique de la première, de la deuxième et de la troisième donnée. Le fait qu'il y ait une interprétation dépend de ma forme individuelle de perception et de mon langage intérieur et extérieur. Une petite fille de trois ans, par exemple, verra la même fille au soleil, mais d'une manière sensiblement différente de celle que je vois à l'âge adulte. Et le langage de son enfant sera différent en conséquence.

Orientation

L'interprétation implique toujours un donné qui, une fois observé, est saisi par un corps interprétatif. L'individuel, le collectif (nous voyons une fille arriver au soleil), le subjectif (qui, entre autres, apparaît très clairement dans l'aspect pragmatique) ; la couleur ; le donné et le co-donné (le premier et le second).

La clarté signifie que le troisième fait ajoute quelque chose au donné et au co-donné qui n'est pas donné ou co-donné. Ce qui est ajouté ne doit pas nécessairement être irréel, c'est-à-dire ajouté à tort. Le fait que j'attire l'attention de mon ami à l'intérieur sur la fille qui entre dans le soleil est ajouté (la troisième) mais est parfaitement à sa place dans l'ensemble du contexte (où contexte signifie la totalité de tout ce qui est donné avec la première donnée (comme la deuxième donnée)).

Note : - A ce propos, il convient de faire référence à une idée de Josiah Royce, à savoir La communauté des interprètes.

En effet, nous ne vivons pas seulement dans le cadre d'une communauté d'interprètes et notre perception et notre expression de celle-ci reflètent celles de notre entourage en tant qu'interprètes de la réalité. -

D'ailleurs, le sens de Lady Welby, qui entendait par là l'enseignement des moyens de compréhension par lesquels les hommes communiquent entre eux, se situe ici, à savoir au sein de la communauté interprétative, et surtout de manière pragmatique, de la communauté interprétative qui vise à une réelle compréhension mutuelle et donc à la compréhension.

Le concept de vérité dans la grande tradition de la métaphysique.

O. Le triple concept de vérité de Willmann.

Bibliographie - O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, id., *Geschichte des Idealismus*, I-III, Braunschweig, 1907-2.

Ce platonicien distingue trois aspects.

1. L'aspect mystique.

Grâce au contact avec Dieu, l'idée de Dieu se manifeste dans notre esprit humain très limité. Elle existe de toute éternité dans l'esprit de Dieu. Elle est donc préexistante.

2. L'aspect rationnel.

Notre expérience globale (perception et sensation) nous met en contact avec la réalité expérientielle que nous traitons cognitivement en concepts, que nous transformons en jugements et en raisonnements.

3. L'aspect déontique.

Notre vision mystique de l'idée divine, qui devient une compréhension humaine dans une réalité vécue que nous parvenons à connaître rationnellement, nous incite, par le biais de notre conscience, à agir en accord avec l'idée divine et la compréhension humaine.

Trois types de vérité y correspondent.

Ce sont les suivantes :

1. Si les choses vécues sont conformes à leur conception divine, alors elles sont vraies au sens d'idéales, mais idéales au sens théologique.

2. Si notre connaissance à travers les concepts est la représentation fidèle de la réalité vécue, alors elle est vraie au sens où elle correspond à la réalité objective.

3. Si nos actions correspondent à la fois aux idées de Dieu sur les données et à nos concepts de données, alors nos actions sont vraies au sens pratique de comportement fondé sur la réalité. Cette triple classification du vrai met en évidence ce qui suit.

La tradition de vérité tchèque.

Bibliographie. - Guido Van Heeswijck, Jan Patoika, dans *Streven* (Antw.) 59 (1992) : 12 (oct.), 1065/1074 ; id., Laidislaw Hejdanek (*Denken en overlevend*), (Penser et survivre), in *Streven* (Antw.) 59 (1992) : 14 (déc.), 1297/1304.

À *propos*, Hajdanek est un élève de Patoika (1908/1977).

Esdras III : 4 (38/41). - Selon Lad. Hejdanek, l'idée traditionnelle tchèque de la vérité est clairement exprimée dans une œuvre apocryphe, Ezra. Le texte est souvent cité par les Pères de l'Église.

A *propos*, la Patristique (33/800) est l'avant-garde culturelle du christianisme des huit premiers siècles du christianisme.

Le texte de base sur la vérité.

Quelqu'un parle : La vérité est permanente, elle est éternellement forte ; elle vit et règne pour toujours. Il ne fait pas de distinction entre les personnes et ne fait pas de discrimination. Au contraire, elle exécute ce qui est juste et s'abstient de tout ce qui est injuste et sans scrupules. Tous, par conséquent, se plient à ce qu'elle fait, car il n'y a aucune injustice dans son jugement.

Elle est la force, le royaume, la puissance et la gloire à travers tous les âges. Loué soit le Dieu de la vérité. Puis l'orateur se tait. Le silence. Le peuple, d'une seule voix, s'écrie alors : Grande est la Vérité et forte au-dessus de tout.

Note : - Patoika et Hejdanek s'inscrivent dans une tradition : des personnalités telles que Johannes Hus (1369/1415 ; réformateur tchèque ; a été brûlé vif), Jan Amos Komensky (= Comenius (1592/1670) ; humaniste tchèque, ont eu cette vision de la vérité.

Il est clair que Dieu est invoqué ici comme la source première de la vérité d'une manière liturgique. Il est considéré comme la vérité. Cela correspond à la conception mystique de la vérité de Willmann : en Dieu, on peut idéalement trouver la vérité sur les choses.

Essayer de vivre dans la vérité.

Jan Patoika, *Selected Writings on Philosophy and Phenomenology*, (Écrits choisis sur la philosophie et la phénoménologie.), dans : *E. Kohak, Jan Patoika, Philosophy and selected Writings*, (Philosophie et écrits choisis), The university of Chicago Press, Chicago) London, 137/347, reprend dans ce texte la devise d'Alexandr Soljenitsine (1918/2008) essayer de vivre dans la vérité ; - d'abord contre le système nazi puis contre le système communiste.

La réalité est autonome.

Patoika affirme que la réalité est autonome, c'est-à-dire indépendante de nos attitudes subjectives à son égard. En tant que telle, elle précède l'homme, aussi autonome que celui-ci puisse se considérer comme un sujet autonome. Sujet autonome, thèse typiquement moderne, signifie que l'homme est un je qui se fait lui-même et qui s'invente et s'impose des règles.

Conséquence. - Ce n'est pas une phénoménologie husserlienne, trop subjectiviste, mais une ontologie qui donne la priorité à la vérité en tant que donnée autonome qui nous permettra de sortir de la crise culturelle actuelle.

La double vérité de Hejdanek.

Dans la tradition européenne, Hejdanek distingue une conception grecque et une conception juive de la vérité.

1. Grec.

La philosophie grecque définit la vérité comme l'accord de la pensée avec la réalité.

Selon Hejdanek, il a une triple signification.

a. La vérité comme correspondance.

Nos concepts sont la représentation des données expérimentées ; ils leur correspondent.

b.1. La vérité pragmatique.

Si un concept dans notre esprit, une fois appliqué dans notre vie ou dans une expérience scientifique, donne un résultat, alors ce résultat est le contenu de la connaissance du concept qui a été testé dans la vie ou dans le laboratoire.

Note : - On peut appeler cela le degré de correspondance testé : par l'expérience ou l'expérimentation, nous savons si le concept testé correspond à la réalité.

b.2. La vérité comme cohérence.

Si un ensemble de jugements présente une cohérence ou une consistance indubitable de nature logique (ou de nature logistique) dans laquelle la cohérence, c'est-à-dire l'absence de contradiction, est essentielle, alors cet ensemble est vrai en tant que système.

Note : - On peut se demander si cela s'inscrit toujours dans la théorie de la correspondance. La définition de la vérité ne consiste pas à savoir si les notions correspondent à la réalité qu'elles désignent, mais si elles sont contradictoirement liées entre elles. Il n'y a qu'une seule façon de sauver la correspondance dans ce système, qui consiste à supposer que les jugements séparés correspondent à la réalité qu'ils visent, alors que, en tant que système, ils sont testés pour leur cohérence.

2. Juif.

Dans la définition juive, la réalité dépend de la vérité. La vérité est après tout autonome, prédestinée, comme le dit Erza III : 4 (38/41). Surtout, cette autonomie de la réalité est tangible dans la définition : Le vrai est tout ce qui doit être.

C'est la définition pratique-éthique ou déontique (prescription de devoirs). La vérité, dans cette interprétation, est orientée vers l'avenir : elle normalise ce qui n'est pas encore. Bien qu'il contienne également une évaluation de ce qui existe déjà.

Note : - On voit que l'interprétation triple d'O. Willmann exprime cette définition - mais dans le cadre de la tradition grecque (platonique) - beaucoup plus clairement.

La métaphysique de Jan Patoika.

Comme beaucoup - c'est devenu une platitude ennuyeuse - Patoika critique les systèmes métaphysiques depuis Platon.

Les connaisseurs de Platon disent que Platon n'a jamais pensé à un système sous une forme ou une autre. Il s'en remet aux dialogues et à leurs apories. L'échec des métaphysiques complètes et encyclopédiques est clair : elles sont liées aux personnes et aux périodes et, en ce sens, elles sont relatives. Mais avec Patoika, cela conduit à une réappropriation de ce que devrait être réellement la métaphysique, même si une telle métaphysique, une métaphysique après tous ces systèmes métaphysiques transitoires, restera quelque chose de provisoire.

En clair, selon les termes de Platon, l'idée de métaphysique est éternelle ; les notions que les gens s'en font - sous forme systémique ou non - sont limitées dans le temps et sont parfois des caricatures de l'idée.

Platonisme négatif.

Patoika entend par là la croyance en une Vérité éternelle qui va au-delà des périodes de l'histoire culturelle et qui est donc autonome, qui ne peut pas être simplement rejetée comme relative, même si elle ne peut jamais être parfaitement exprimée en termes. Entre l'idée haute, éternelle, préexistante et ses effets par les hommes sur cette terre, il y a un gouffre dans le sol. Mais cela n'empêche pas une méta-physique. Au contraire.

Des Tchèques comme Patoika et Hejdanek, par exemple, luttent contre le relativisme des idées, des idéaux et des valeurs.

La physique mathématique comme métaphysique.

Pour commencer, nous définissons la métaphysique comme étant tout d'abord une ontologie, c'est-à-dire une théorie de la totalité de tout ce qui est comme réalité, et dans ce contexte une théorie de Dieu (théologie), de l'homme (psychologie, anthropologie) et du monde (cosmologie).

Bibliographie - Ugo Rankl, Stephen Hawking (*l'Homme qui veut mettre la création en équation*), in : Le point (Paris), 19.20.2001, 86/90.

Note : - Nous sommes bien conscients qu'il est impossible qu'un simple compte-rendu journalistique d'une visite au mathématicien-naturaliste de renommée mondiale donne un compte-rendu exact et, surtout, complet des travaux théoriques de Hawking. Ce qui est possible, cependant, c'est de voir certaines de ses affirmations représentées avec précision, ainsi que d'entendre les critiques des spécialistes, au moins sous forme résumée. M. Hawking enseigne à l'université de Cambridge, où il est l'un des nombreux successeurs d'Isaac Newton. L'occasion de l'article est *l'Univers dans une coquille de noix*, Paris, Odile Jacob.

La publication d'*Une brève histoire du temps* a été un énorme succès : vingt-cinq millions d'exemplaires ont été vendus. Le livre a été traduit dans de nombreuses langues. Certains critiques littéraires anglais l'ont qualifié de livre le plus vendu, le moins lu, le moins compris jamais publié.

Avec *l'Univers dans une coquille de noix*, Hawking pense avoir écrit un livre pour l'homme de la rue. Ce dont, bien sûr, beaucoup de gens doutent.

Gerardus Hooft

Hooft est un lauréat du prix Nobel de physique. Il déclare : Contrairement à Einstein, aucune théorie de Hawking n'a jamais été prouvée. M. Hooft pense que M. Hawking se surestime lorsqu'il propose une théorie physique qui dit le mot final et universellement valable sur le temps, l'espace, les forces et l'énergie.

La théorie en question

Appelée M-théorie (M. signifie mystère), elle se veut une synthèse de la théorie de la relativité générale (Alb. Einstein) et de la physique quantique (Max Planck).

Les limites de Hawking.

Elaine, l'épouse de Hawking, affirme : L'ensemble de son travail de recherche culmine dans l'aveu généreux qu'il est incapable de répondre à la question fondamentale : Pourquoi l'univers a-t-il commencé ?

Hawking et la création de l'univers.

Ugo Rankl : En 1981, le Vatican a organisé une conférence scientifique.

Jean-Paul II a ensuite dissuadé Hawking de tenter de répondre à la question fondamentale Pourquoi l'univers a-t-il commencé ? Hawking se souvient que le pape lui a permis d'étudier l'évolution de l'univers après le big bang (le supposé début de la matière) mais lui a interdit d'enquêter sur le big bang lui-même parce que c'était le moment de la création et donc l'œuvre de Dieu.

Note : - Que le Pape, qui n'est pas un ignorant en la matière, l'ait dit, peut de toute façon faire l'objet d'une enquête. Pendant ce temps, Hawking s'assimile à Galilée au sujet de l'incompréhension du Vatican, avec un demi-sourire.

Gerardus Hooft.

Hooft résume les théories de Hawking, que les mathématiciens trouvent incroyablement séduisantes mais qui restent invulnérables jusqu'à présent, comme une sorte de théologie, terme qu'il définit comme une histoire de l'univers et de la création.

Hawking a réfuté.

Au milieu des années 1970, avec Roger Penrose, il a prouvé par des formules mathématiques que les trous noirs qui - on le supposait - sont si denses qu'ils absorbent toute matière et toute énergie qu'ils approchent, sont néanmoins capables de libérer une partie de la matière absorbée.

Ce que Hawking appelle un pas de géant vers la M-théorie. - Dans les années 60, Hawking a démontré, à l'aide de formules mathématiques outrageusement compliquées, que toutes les lois de la physique - en particulier les théories d'Einstein - ne sont d'aucune utilité pour quiconque souhaite écrire l'histoire du big bang avant que le temps n'existe.

Hawking attend le moment où quelqu'un trouvera de meilleurs modèles mathématiques que les siens, dont il reconnaît les limites.

Prétention métaphysique :

Il aimerait entrer dans l'histoire comme celui qui a convaincu une partie de l'humanité que c'est la physique qui fournira inévitablement la réponse à nos questions fondamentales, à savoir sur la création, sur l'existence éventuelle et l'intention d'un Dieu :

Tout peut être imaginé, ressenti et ensuite calculé.

Contemplez les prétentions métaphysiques de Hawking.

Hawking et l'univers : réflexions après coup.

Voici ce que l'on peut dire.

1. Si Hawking ou toute autre personne qui, dans le pur esprit de la modernité, voudrait faire de la physique mathématique la connaissance et la science par excellence, veut essayer de prouver des choses comme la création (telle que la comprend la Bible, par exemple) ou Dieu (de la manière dont on remplit ce terme), il lui est fortement conseillé de commencer par fournir la preuve que les raisons ou motifs suffisants qui semblent valables en mathématiques et en physique et dans la fusion sont nécessaires ou suffisants pour prouver la vie, la personne humaine, la déité.

La physique part généralement de ses axiomes et de ses lois. Il est certain que l'on peut en tirer un nombre limité de preuves logiquement valides. Mais à quel domaine font-ils référence ? Leur contenu est physique, mathématique, mathématique-physique. Mais est-elle aussi biologique, personnaliste, théologique ?

2. Lorsque le pape exhorte Hawking à ne pas s'aventurer au-delà du big bang, il est certain qu'il fait attention au pouvoir probant limité de la physique et des mathématiques et de leur synthèse.

Non pas que Hawking ne devrait pas essayer, mais il devrait respecter la valeur probante limitée de sa physique mathématique. Voilà à quel point le pape connaît la science. C'est ce que montrent d'autres de ses textes.

3. Nous pensons que les anti-Hawkingers en sont précisément conscients. Que l'on ne produit pas de la métaphysique avec de la simple physique mathématique. Le concept de réalité est plus large et plus profond que ce que les mathématiques et la physique en comprennent.

En d'autres termes, l'ontologie de Hawking est défectueuse : il confond la physique mathématique avec une théorie de tout ce qui est réalité - l'être - où elle ne s'applique qu'à ce qui est accessible à la formulation mathématique et aux théories et expériences physiques.

4. Dans l'ensemble, la prétention de Hawking et son expérience valide du sacré font défaut : par exemple, pour pouvoir parler de divinité, avec autorité, il faut en avoir fait l'expérience quelque part. Cela va bien au-delà de la simple perception physique.

La méthode d'essai et d'erreur.

Commençons par une citation que nous commandons nous-mêmes.

L. Millet/ Br. Magnin, Les sciences humaines aujourd'hui, Paris, 1972, 82, disent une définition de.

1. La science est objective, c'est-à-dire qu'elle se concentre sur un objet autour d'elle et en elle-même, indépendant de toute interprétation subjective.

2. La science est dite positive dans la mesure où elle représente des expériences réalisables publiquement, sans prétention idéologique ou philosophique. Voilà pour l'objectivité.

3. La science est perceptive dans la mesure où elle tente de saisir l'objet aussi directement que possible tel qu'il est. On pourrait appeler cela le degré empirique de la science.

4. La science est empirique - expérimentale - dans la mesure où elle formule une hypothèse sur l'objet, déduit des expériences de cette hypothèse et réalise ces expériences (ce qu'on appelle l'induction).

L'expérimentation est l'art de provoquer un phénomène en le montrant (...) et de le disséquer en ses éléments. Ainsi Claude Bernard, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale (1865).

En d'autres termes : faire un test, c'est forcer l'objet (donnée, phénomène) étudié à se montrer encore plus, à devenir encore plus un phénomène.

Note : - Dans la discussion sur la phénoménologie, nous avons établi que le phénomène pur - grâce à la réduction ou à la purification phénoménologique - est l'objet dépouillé par exemple de toute subjectivité, de toute théorie, de toute tradition (ici par exemple les opinions établies de la communauté des chercheurs).

En ce sens, la phénoménologie est appelée le commencement de toutes les autres méthodes. Ceci est démontré, bien que seulement après la vérification d'une hypothèse sur le phénomène pur initial, dans la phase expérimentale de connaissance de l'objet ou du phénomène, car une expérience oblige le phénomène à se montrer plus clairement, c'est-à-dire à devenir un phénomène. C'est ainsi que l'on recommence à partir d'un début, certes nouveau, mais réel.

L'évidence à la fin d'une expérience est un phénomène pur mais situé dans une phénoménologie progressive. Cette preuve est un fait nouveau, la base de toute science objective et positive.

L'ingéniosité dans la science.

Nous nous inspirons de *Ernst Dichter, Le marketing mis à nu*, Paris, 1970 (Original : 1964).

Poet est un expert en vente connu, entre autres, pour avoir introduit des méthodes psychologiques dans la vente. O.c., 301/304 (La créativité) - nous allons maintenant en discuter plus en détail.

1. Le terme créativité

Le poète regrette que le terme créativité, qui était à l'origine une forme de science, ait dégénéré en toutes sortes de comportements non scientifiques. - Car - dit-il - l'ingéniosité est la prémisses de toute pratique scientifique.

2. L'empirisme établi

Cet empirisme qualifie de scientifique uniquement ce qui est immédiatement observable (*note* : phénomène). C'est un sac d'astuces.

Le poète s'inspire de *Cohere/ Nagel, Logica en epistemologie*, (Logique et épistémologie), qui cite un exemple d'exagération du degré empirique de la science. Hérodote d'Halikarnasse (-484./-420), le père de la description des pays et des peuples (W. Jaeger), note un phénomène : le Nil déborde tous les mois. Il voulait trouver la raison suffisante pour cela.

2.a. Empirique.

Il a mesuré l'épaisseur de la couche de boue que le Nil déposait chaque mois sur ses rives, étudié sa flore et sa faune. Cela ne donne aucune explication. Épuisé, il s'est endormi un jour.

2.b. Méthode hypothétique.

Au cours de la nuit, il s'est réveillé et a regardé la lune. Puis il eut une idée inattendue : Peut-être que la lune a quelque chose à voir avec la crue mensuelle du Nil. Poète : Nous ne savons pas s'il a découvert la gravité et l'électromagnétisme immédiatement après.

En d'autres termes, Hérodote transcende le phénomène en quelque chose qui lui est lié - causalement - sous la forme d'une hypothèse. Ce n'est que maintenant qu'il pouvait procéder aux mesures qui confirmeraient ou infirmeraient les résultats.

Poète : La découverte (*note* : du rôle possible de la lune) est en soi un acte d'ingéniosité, une capacité scientifique fondamentale. Elle relie des phénomènes qui semblent n'avoir aucun lien entre eux.

Note : - Le poète dit : cette découverte n'est pas une coïncidence. Il veut dire par là que, compte tenu de l'ensemble du cadre de pensée, Hérodote devait nécessairement trouver un lien avec la lune.

Le falsificationnisme dans le progrès scientifique.

Karl Raimund Popper

Sir Karl Raimund Popper (1902/1994) a fait de la falsifiabilité le moyen de distinguer la véritable science des constructions intellectuelles (comme le marxisme et la psychanalyse).

Ce terme ne signifie pas falsifiabilité mais réfutabilité. Le vrai scientifique prend une construction intellectuelle comme une donnée qui peut être testée en prêtant une attention particulière non pas à ses vérifications, c'est-à-dire à ses confirmations expérimentales, mais à ses falsifications, c'est-à-dire aux découvertes négatives qui révèlent (font un phénomène) la finitude ou la limitation d'un produit intellectuel.

Un exemple.

Au cours de l'année 1990, le *New England Journal Of Medecine* a publié la nouvelle.

1. Hydergine.

Jusqu'en août 1990, l'hydergine était le numéro 11 sur la liste des médicaments les plus prescrits dans le monde. Elle est restée sur le marché pendant vingt ans. Aux États-Unis, il était même le seul médicament autorisé pour les patients atteints de la maladie d'Alzheimer, pour lesquels il était censé contrer un certain nombre de symptômes (dont la perte de mémoire).

2. Évaluation.

Nombre de sujets : 80. - Administration d'un placebo (pseudo médicament) et que l'hydergine. Ni les médecins ni les patients ne savaient qui avait reçu l'un ou l'autre des deux produits.

Résultats. Ceux qui ont reçu de l'hydergine ont perdu du poids plus rapidement que ceux qui ont reçu un placebo.

Surprenant.

Pour les chercheurs de la faculté de médecine de l'Université du Colorado, le résultat est un pur mystère. Une surprise tout à fait compréhensible : pendant vingt ans, les médecins ont administré de l'hydergine sans apparemment prêter attention à la falsification ou plutôt aux falsifications (au pluriel) en croyant que le médicament fonctionne.

On ne comprend pas comment la société a effectué les tests avant de lancer l'hydergine sur le marché. Non sans la propagande auprès des médecins - une propagande qui, apparemment, ne leur a fait prêter attention qu'aux vérifications et négliger les falsifications. Un incident comme celui de l'hydergine montre que le falsificationnisme de Karl Popper est basé sur des faits.

L'évaluation de la psychanalyse freudienne par Popper.

Sophie Lannes/ Alain Boyer, *Les chemins de la vérité (L' Express va plus loin avec Karl Popper)*, in : *L' Express* (Paris) n° 1598 (26.02.82) 82/86, reproduit une interview dans laquelle se produit un passus sur la psychanalyse.

Popper met en garde contre les théories qui expliquent trop.

Une théorie ne doit pas expliquer tout ce qui est concevable, car si elle le fait, elle n'est plus testable. Je prends comme exemple la théorie freudienne dans laquelle tout ce qu'une personne peut faire est expliqué en termes freudiens.

Que cette personne entre dans un monastère ou qu'elle devienne un grand séducteur, ce sera soit à cause de ses échecs dans la sexualité, soit parce qu'elle a peur de la sexualité.

Ainsi, l'absence de sexualité ou son excès sera toujours explicable en termes freudiens. Si cette personne risque sa vie pour sauver un enfant qui se noie, elle agit en fonction de la sublimation (élévation sur un plan humain supérieur) de ses instincts ; si elle jette l'enfant à l'eau pour le noyer, cela s'explique par la suppression de ses instincts.

Ainsi, aucun acte humain ne peut contredire la théorie freudienne. C'est pourquoi elle n'est pas testable (a.c., 87).

L'évaluation du marxisme par Popper.

A Vienne, en 1919, Karl Popper était communiste. Dans son autobiographie, il dit qu'il avait accepté une conviction dangereuse de manière dogmatique, c'est-à-dire sans examen critique. Au cours des émeutes, de jeunes travailleurs ont été tués au nom de la nécessité d'intensifier la lutte des classes. Popper avait 17 ans à l'époque : cet incident a fait de lui un antimarxiste.

Voici ce que dit Popper : En effet, j'ai pris conscience de l'incroyable arrogance intellectuelle du marxisme : c'était une chose terrible. S'arroger une forme de savoir qui fait du sacrifice de la vie d'autrui (...) un devoir, - sacrifier la vie d'autrui au nom d'un dogme accepté sans examen critique ou au nom d'un rêve qui pourrait s'avérer irréalisable (...). (A.C., 84).

Popper veut la testabilité

Popper affirmait dans cette interview que, comme la psychanalyse, le marxisme était instable sauf à ses débuts : Le marxisme n'est devenu instable qu'après une certaine évolution.

Marx dit : les changements révolutionnaires commencent par la base. D'abord, les moyens de production changent ; ensuite, les relations sociales entre travailleurs et non-travailleurs ; ensuite, l'organisation de la politique ; enfin, les convictions idéologiques.

Tout cela a été réfuté par la révolution russe : l'idéologie est venue en premier et elle a imposé le pouvoir politique. Cette idéologie (...) a ensuite commencé à modifier, par le haut, les conditions sociales et les moyens de production. (a.c., 87).

C'est clair : Popper veut la testabilité. Ce pour quoi il n'y a aucun moyen de le tester, Popper ne connaît aucune pitié, car c'est non scientifique.

Notes.

On peut, bien sûr, critiquer le point de vue de Popper sur des formes de pensée telles que la psychanalyse ou le marxisme en soulignant, entre autres, que tout n'était pas inadmissible dans l'entreprise psychanalytique ou dans les sociétés marxistes.

C'est vrai : les réalisations des psychiatres utilisant la psychanalyse sont là pour montrer qu'il y a des résultats positifs. Et, aussi barbare qu'ait été le marxisme appliqué, par exemple en ce qui concerne le sacrifice de la vie humaine à une idéologie (les États communistes ont tué environ quatre-vingt-cinq millions de citoyens en soixante-dix ans), il a aussi eu de bons côtés. Là où il y a des résultats, il y a du service.

En d'autres termes, Popper condamne les deux formes de pensée comme un bloc cohérent qui est certes partiellement ouvert à la critique, mais pas de manière non critique. Ce à quoi on pourrait répondre que dans le cadre étroit d'un interrogatoire, ces dernières nuances ne sont pas toujours abordées. C'est exact.

Mais Popper, en prenant la totalité pour la partie, gâche son excellente idée, un axiome ; c'est-à-dire qu'une affirmation, pour être scientifique, doit être testable, c'est-à-dire que des hypothèses doivent être déductibles de ces affirmations qui rendent possibles les expériences (tests).

Ce n'est qu'après avoir expérimenté la psychanalyse ou le marxisme qu'il devient clair s'il s'agit de science et comment il s'agit de science.

Qu'est-ce qu'une bonne théorie ?

Commençons par deux déclarations. Joh. Wolfg. Goethe (1749/1832) a écrit un jour : Grau, mein Freund, ist alle Theorie, grün des Lebens goldner Baum. (Le gris, mon ami, est toute la théorie et le vert de l'arbre d'or de la vie).

Cela peut être interprété comme la critique des romantiques centrés sur la vie à l'égard des rationalistes qui mettent la raison théorique au centre. Pourtant, Carl Rogers (1902/1986) était d'accord avec l'axiome de Kurt Lewin (1890/1947) : Rien n'est plus pratique qu'une bonne théorie. Cela a ouvert le débat sur ce qui constitue une bonne théorie.

Définition.

Commençons par un ensemble de types de raisonnement.

1. Toutes les fleurs de cette plante sont blanches.

Eh bien, ces fleurs viennent de cette plante.

Donc ces fleurs sont blanches.

Les logiciens appellent ce raisonnement déduction (depuis Platon le mot latin pour *synthesis*).

2.1. Ces fleurs proviennent de cette plante.

Eh bien, ces fleurs sont blanches.

Toutes les fleurs de cette plante sont donc blanches.

En logique naturelle, on appelle cela réduction : on conclut d'une partie des spécimens d'un ensemble à la totalité de ceux-ci. C'est ce qu'on appelle la généralisation. La base est la similitude : toutes les fleurs ont une couleur similaire.

2.2. Ces fleurs sont blanches.

Eh bien, toutes les fleurs de cette plante sont blanches.

Donc ces fleurs viennent de cette plante.

Logiquement, il s'agit également d'une réduction : on conclut des parties des fleurs qui constituent le système qu'est la plante, au tout qu'est la plante. C'est ce qu'on appelle la globalisation. La base ou la raison est la cohérence : toutes les fleurs sont liées à la plante dont elles sont un sous-système. (Depuis Platon, ce raisonnement est appelé *analysis*).

C'est sur cette base que nous avons préparé la définition de *theoria* :

a. un objet (par exemple, ces fleurs blanches de cette plante) ou donné

b. est rendu compréhensible, c'est-à-dire qu'on lui donne les raisons (suffisantes) ou les motifs pour lesquels il est similaire ou apparenté.

En d'autres termes, on explique le fait ou le phénomène par ce qui lui est similaire ou apparenté.

Note : - Exprimé dans le langage de la théorie des modèles : un phénomène nécessite un modèle, c'est-à-dire une information (raisons ou motifs), qui peut être de préférence un modèle de similitude (modèle métaphorique) ou un modèle de cohérence (modèle métonymique) ou les deux ensemble tant que la similitude et la cohérence sont réelles, il y a un bon, c'est-à-dire une information fondée sur la réalité dans une théorie.

Un système cohérent de déclarations

Une théorie stricte est alors le fait qu'en tant qu'explication de données (phénomène), un système cohérent d'énoncés (jugements, propositions) est formulé qui rend les données compréhensibles en vertu de leur similarité et de leur cohérence.

Dans un sens moins strict, par exemple, la dialectique hégélienne ou marxiste peut être appelée une théorie :

- a. un phénomène - par exemple, une situation socio-économique et politique
- b. est rendu compréhensible au moyen de concepts (concepts de base) tels que système (totalité), changement (évolution, involution), conflit (contradiction), remplis avec les données correctes fournies par la situation (le donné), de sorte que, si l'on place ces concepts de base remplis en premier, on peut logiquement en déduire la situation (le phénomène).

C'est, en tout cas, la dialectique hégélienne qui a. exprime un donné (qui est établi) b. exprime une ou plusieurs raisons d'exister. Les logiciens et les logiciens partiellement naturels ne rejettent pas la compréhension dialectique comme strictement prouvable logiquement ou comme strictement justifiable logiquement, mais le fait est que ce mode de pensée dialectique est certainement un prélude à cette explication strictement logique ou même logiquement articulée.

Partie testée et non testée.

Parfois, la partie testée de la théorie explicative est opposée à la partie non testée ou peut-être même à l'indestructible (on pense à Karl Popper).

Par exemple, *Charles Lahr, Logique*, Paris, 1933 - 27.5 598-1.

De même, A. Chalmers, *Wat heet wetenschap? (Over aard en status van de wetenschap en haar methoden)*,? (Qu'est-ce qu'on appelle la science ? (Sur la nature et le statut de la science et de ses méthodes)), Meppel Amsterdam, 1981.

Cet ouvrage réunit les quatre grands épistémologues : Karl Popper (1902/1994), Imre Lakatos (1923/1974), Thomas Kuhn (1922/1996), Paul Feyerabend (1924/1994) : L'accent est mis sur la formation de la théorie, et non sur le fini (c'est-à-dire son émergence et ses développements en cours).

À propos : selon Chalmers, les théories sont des constructions (produits mentaux) distinctes de la réalité. Ils ne représentent les données que dans la mesure où elles sont exposées au cours de la recherche pratique, et ne représentent donc qu'une partie de la réalité.

En d'autres termes : le test montre les lacunes, l'irréalité, d'une partie de ces constructions, au cours de la recherche des explorateurs. Ou pour le dire autrement : si l'on met en avant ces constructions, on n'explique qu'une partie de la réalité totale. Cela nécessite des recherches supplémentaires.

Théories déductives et réductives.

On peut classer les théories sur la base des types de raisonnement mentionnés ci-dessus.

1. Théories déductives.

En résumé, elles se résument à ceci. Ils se rencontrent principalement dans les domaines de la logistique et des mathématiques.

Sont donnés un ensemble logiquement cohérent d'axiomes (notions de base primitives, c'est-à-dire préconçues), un jugement de base).

La question est : déduire ou dériver des propositions (c'est-à-dire des jugements dérivés) selon des lois logiques. - C'est ce qu'on appelle aussi la théorie axiomatico-déductive.

Note : - Les dialectiques de Hegel et de Marx sont quelque peu similaires : il y a des concepts de base dans les jugements qui représentent l'axiomatique, mais l'objet auquel ils sont appliqués est soit la réalité totale (ce qui est une sorte d'ontologie ou de métaphysique), soit surtout les phénomènes culturels-historiques (ce qui donne alors par exemple une théorie de la culture ou une théorie sociale).

Ce qui est donné à l'avance de totalité/changement (mouvement)/réconciliation des conflits fait de ce concept un axiome à partir duquel on déduit (c'est-à-dire rend compréhensible) ces données en les complétant par des données (notamment de l'histoire culturelle).

2. Théories réductrices.

Il s'agit d'un ou plusieurs phénomènes ou faits. Ce qu'il faut, c'est rendre ces données compréhensibles (les expliquer) sur la base de prémisses (hypothèses qui forment un axiome provisoire) qui restent à trouver, de sorte que les faits puissent être déduits de ces hypothèses.

Comme nous l'avons déjà mentionné, on recherche des similitudes et des connexions qui rendent les données compréhensibles (logiques).

Un exemple de théorie réductrice.

Nous citons *Dominique Minten, De angst voor de dood vanijnt (La peur de la mort disparaît)*, in : *Het Nieuwsblad* (Bruxelles) 03.10.01, 11 qui reflète une interview sur *Anja OpdeBeeck, Bijna dood (Leven met bijna-doodervaringen)* (Mort imminente (Vivre avec des expériences de mort imminente)), Tielt, 2001.

Ce qui est certain, c'est que toute personne (en principe du moins) dans une situation médicalement critique peut vivre une expérience qui comprend comme aspects l'expérience du tunnel, une lumière extraterrestre, des rencontres avec des êtres (membres de la famille) de l'au-delà, l'expérience de la béatitude, le film de la vie et ainsi de suite.

Le sexe, l'âge, la vision de la vie et du monde, et l'intelligence jouent tout au plus un rôle secondaire.

Tel est le fait ou le phénomène qui a été étudié aussi méthodiquement que possible à plusieurs reprises au cours des dernières décennies.

Similitude et/ou cohérence

Explication.

Nous pouvons la rechercher dans ce qui est similaire ou lié à cette expérience.

Ressemblance.

Les informations sur l'expérience de mort imminente nous parviennent sous forme d'histoires.

Il est clair que c'est là que se pose le problème de la description de l'expérience vécue : en tant qu'étrangers, nous n'avons que des témoins. Les personnes subissent un grave traumatisme physique, sont traitées médicalement (pharmacologiquement, neurophysiologiquement, mais aussi psychologiquement), tombent dans un état comateux, mais le surmontent en renaissant et racontent leur expérience (si elles l'osent). Dans la plupart des cas, la crédibilité du moment de la mort imminente ne posera pas de problème, surtout pour ceux qui les connaissent bien.

Un témoignage maintenant n'est pas une preuve, c'est une indication d'un phénomène qui a été vécu consciemment.

Où peut-on trouver un modèle de ce type ? Avec des personnes qui l'ont également vécu. Mais cela nous laisse avec ceux pour qui le phénomène est directement donné. Le phénomène pour ceux qui ne l'ont pas vécu n'est que le témoignage sous forme de récit.

Alors où se trouve la similitude ? Dans le fait que, partout sur la planète, ces histoires présentent des similitudes très remarquables, - même s'il existe des différences entre les témoignages nord-américains et, par exemple, nord-indiens.

Voilà qui résume l'explication de la similitude, à l'exception d'un point : il existe aussi des expériences de mort imminente qui rappellent beaucoup les histoires religieuses sur l'enfer et ses délices impies. Mais jusqu'à présent.

Cohérence.

Les informations relatives à l'expérience de mort imminente prennent également la forme de modèles de corrélation. - L'information la plus évidente provient de ce qui est associé de manière frappante à l'expérience de mort imminente, à savoir le changement souvent profond de vision du monde et de philosophie de vie qui en résulte.

La personne concernée s'en sort plusieurs fois médicalement rétablie, médicalement constatable. La personne concernée se sent chez elle dans l'au-delà et ne craint généralement plus la mort. De plus, des questions métaphysiques se posent : la vie prend un sens bien au-delà de cette vie terrestre, qui est fortement relativisée.

En d'autres termes, il y a une véritable conversion, généralement à forte connotation religieuse, - une conversion qui, sauf dans certains cas dans la parole et l'action, - dans le moral général de la personne qui a fait l'expérience de la mort imminente, est également évidente pour son entourage.

La ressemblance à travers la cohérence.

L'image de cette expérience reste chez la personne concernée comme une sorte d'illumination pour le reste de sa vie. Cette image évolue quelque peu au fur et à mesure que le traitement influence la mémoire, mais elle reste la même : grâce à la conversion en tant que processus, la mémoire naît et continue de fonctionner.

Cohérence.

La pensée causale voit, outre un lien après, un lien avant. C'est là qu'interviennent les explications, les explications causales.

Les personnes à orientation psychologique, par exemple, voient dans la mort imminente et ses séquelles un souvenir de naissance. Ceci est réfuté par ceux qui sont nés par césarienne, sauf si l'on assimile la sortie du bébé à la sortie de l'utérus qui est interprétée comme un tunnel.

Il convient de noter que ce tunnel biologique diffère profondément du tunnel par lequel la conscience des quasi-morts s'approche de l'autre monde, si profondément, en fait, qu'il est presque impossible de parler de similitude. - La mentalité pharmacologique explique que l'anesthésie provoque des hallucinations (fausses perceptions). Mais il y a aussi des quasi-morts chez des personnes non anesthésiées, un phénomène qui réfute cette interprétation pharmacologique.

Les explications neurophysiologiques pointent, par exemple, vers un manque temporaire d'oxygène dans le cerveau.

Dans ces deux dernières affirmations, il faut noter que l'on construit une parabole à partir d'une cohérence. Les personnes qui sont réticentes à accepter la vraie nature d'une expérience parce que cela les oblige à réviser leurs propres axiomes, sont très heureuses de négliger le modèle de similarité, de le réduire à quelque chose qu'il n'est pas, et de s'attarder sur le modèle de cohérence qui implique très indirectement la similarité - indirectement dans le sens où une cohérence aussi proche n'est jamais une similarité.

Le côté d'un triangle perpendiculaire à l'un de ses angles est très proche de ces angles géométriquement déterminés, mais ne leur ressemble pas. Il en va de même pour ceux qui tentent de réduire la mort imminente à des causes telles que les produits chimiques.

La testabilité d'une expérience de mort imminente.

Après ce qui précède, la question de la vérifiabilité de l'expérience de mort imminente se pose. Le test est fait à une échelle très limitée sur la base de la stricte ressemblance de ceux qui l'ont aussi vécu : ils ont une image pure, le phénomène pur.

En termes de cohérence, la conversion dans le sillage de l'expérience est un aspect testable, mais très indirect : la conversion est reliée - par des causes - à l'expérience stricte, mais elle n'y ressemble pas, à moins qu'une image du souvenir continue à fonctionner dans la post-histoire du converti.

Conclusion. Prétendre que, par exemple, un état post-mortem est totalement invivable n'est donc pas défendable.

La science dure et la science douce.

Deux tendances défendent une science dure, dure comme le roc, avec une théorie radicalement testable.

*Par exemple, l'opérationnalisme de Bridgman (également : opérationnisme) dans son ouvrage *The Logic of Modern Physics*, (La logique de la physique moderne), New York, 1927,-1, 1960-2.*

Formuler des jugements, c'est les définir en termes d'opérations, de préférence de nature purement matérielle - selon Bridgeman, dans une action physique, il y a deux faces d'une même pièce.

(1) Une base (infrastructure) est nécessaire sous forme d'instruments de mesure et d'outils d'observation.

(2) Chaque action en physique est après tout une mesure. Ainsi, le concept physique de longueur est exclusivement défini par les modes d'action, dotés d'une infrastructure et des calculs correspondants, qui mesurent une longueur singulière et concrète. Par exemple, dans le domaine des actes mentaux humains (croire, souhaiter, exprimer, etc.), les cognitivistes matérialistes qui expriment les actes mentaux en termes physiques et biologiques (par exemple, neurologiques).

Tout aspect subjectif (c'est ainsi que les deux idéologies l'appellent) des sciences humaines doit être radicalement banni : l'introspection, la phénoménologie husserlienne de la conscience, - les concepts vitalistes et animistes (tels que les forces vitales ou l'âme), - les concepts finalistes (orientation vers un but mais interprétée subjectivement comme une conscience du but) sont hors de question.

Les opérationnalistes et les cognitivistes soutiennent l'axiome selon lequel le tout subjectif déforme la réalité objective. D'où son élimination pure et simple.

La méthode phénoménologique dans l'école autrichienne.

Nous entendons tout d'abord la méthode phénoménologique telle qu'elle est apparue dans l'école autrichienne.

Phénoménologie.

Le terme phénoménologie remonte à J.H. Lambert (1728/1777).

G. Fr W Hegel (1770/1831) a fait publier en 1808 sa *Phänomenologie des Geistes*, (Phénoménologie de l'esprit), une philosophie métaphysique de la culture.

Le Père P. Teilhard de Chardin (1881/1955) a développé une phénoménologie évolutionniste. En d'autres termes, il s'agit du même mot, mais d'un pluriel d'interprétation.

Bibliographie.

Dossier (Husserls-Archive à Louvain), in : *Etudes universitaires* (13/14) Amumni Leuven (22 (1988)) : 13/14 (22.04.1988), dans lequel est donné un bref aperçu de la manière dont l'héritage d'Edmund Husserl (1859/1938), le plus grand représentant de la phénoménologie dominante de l'école autrichienne, est arrivé à Louvain.

Au fait, il comprend quelque 40 000 pages.

W. Biemel, Hrsg. E. Husserl, *Die Idee der Phänomenologie (Fünf Vorlesungen)*, (L'idée de la phénoménologie (cinq conférences)), La Haye, M. Nijhoff, 1950.

L'école autrichienne.

Bibliographie: H. Avron, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 133ss. (*l' école autricienne*).

Son lointain prédécesseur est B. Bolzano (1781/1848), qui s'intéressait aux actes psychiques tels que les concepts, les jugements, les raisonnements mais les considérait en eux-mêmes, c'est-à-dire non pas comme des données psychiques mais comme se référant à des contenus de connaissance et de pensée en eux-mêmes. Bolzano a rejeté le psychologisme des concepts logiques.

Franz Brentano

(1838/1917) a fondé une psychologie intentionnelle. On connaît, entre autres, sa *Psychologie vom empirischen Standpunkt* (La psychologie d'un point de vue empirique), (1874). Nous l'expliquons très brièvement.

1. Objets physiques (on dit aussi physiques).

Selon Brentano, les simples données physiques se distinguent du reste de la réalité par le fait qu'elles n'ont pas de vie psychique (sens : intentionnelle, c'est-à-dire dirigée vers un objet). Seul l'être humain est un être psychique.

Les phénomènes physiques - par exemple les couleurs, les personnes en tant qu'êtres physiques, les paysages - peuvent être les objets d'actes psychiques tels que voir (les couleurs), observer un autre être humain, admirer un paysage.

2.1. La psychologie.

Le point de vue de la psychologie empirique de Brentano était de décrire, c'est-à-dire de représenter aussi exactement que possible, ce qui est directement ou immédiatement psychique ou âme. Exprimé dans les termes mathématiques connus :

les données sont les expériences de l'âme telles que percevoir, juger, se souvenir, se souvenir le plus correctement possible et ainsi de suite ;

Ce qu'il faut, c'est la représentation précise et vraie des expériences de l'âme.

Pour plaisanter : dans une telle représentation, le donné est le demandé mais le donné doit être représenté comme correct. De sorte que la psychologie devient : la description des phénomènes de l'âme (données, phénomènes).

Science phénoménologique de l'âme.

La formulation correcte est : la représentation des phénomènes psychiques en tant que phénomènes, c'est-à-dire dans la mesure où ils se montrent d'emblée donnés ; comme directement donnés. La phénoménologie est la présentation (-logie) des phénomènes, c'est-à-dire des réalités directement données comme par exemple les actes psychiques (phénoméno-).

La méthode phénoménologique exclut de ses objets le fait qu'un paysage admiré, un semblable observé et une couleur vue existent en eux-mêmes, c'est-à-dire indépendamment des actes (admirer, observer, voir). Il met sa propre existence indépendante entre parenthèses (en allemand : Einklammerung). Le simple fait de faire l'expérience de la vie d'une âme humaine suffit.

2.2. Psychologie intentionnelle.

Les penseurs médiévaux (800/1450) ont caractérisé la vie de l'âme humaine comme intentio, c'est-à-dire l'orientation de l'attention. Brentano a actualisé cette intentio en intentionnalité, c'est-à-dire la conscience comme dirigée vers quelque chose (à l'intérieur ou à l'extérieur). Ainsi, il considérait tout acte mental comme intentionnel, c'est-à-dire dirigé vers un objet.

Une erreur à éviter.

Tout phénomène psychologique est intentionnel.

Il y a une intentionnalité cognitive : la compréhension que j'ai de votre présence est une concentration sur votre présence. Il y a ensuite l'intentionnalité volitive - dans le langage courant, on parle d'intention (comprise comme l'intention de notre volonté).

Alexander Pfänder (1870/1941), dans sa *Phänomenologie des Willens* (Phénoménologie de la volonté), (1909), adopte le terme phénoménologie en même temps que Husserl.

Il ne faut pas confondre intentionnalité et intention.

La psychologie comme science des phénomènes immanents.

Immanent signifie ce qui est à l'intérieur de (quelque chose). Parfois, le terme transcendant lui est opposé comme ce qui est en dehors (généralement au-dessus) de (quelque chose). On peut également utiliser les termes interne et externe.

La phénoménologie husserlienne est d'abord la science de la cogitata qua cogita. Cogitatum (pluriel : cogitata) signifie contenu de la conscience ou plutôt pensée, où pensée signifie vécu conscient. Ainsi : la science des données vécues consciemment (cogitata) comme vécues consciemment.

La conscience en tant que vie intérieure, intériorité, est conçue comme s'il s'agissait d'un monde intérieur séparé d'un monde extérieur. - Une telle chose est radicalement insoutenable.

a. Il est vrai qu'il existe un intérieur à notre conscience humaine : par exemple, je peux mentir à quelqu'un (à l'intérieur, je sais le contraire ; à l'extérieur, je révèle ce qui ne correspond pas à mon intérieur, à ma conscience).

b. Mais la conscience du menteur est bel et bien intentionnelle dans le sens où elle se tourne vers le monde dit extérieur : il voit - en dehors de lui - son semblable à qui on a menti. Plus que cela : ce compagnon pénètre, si nécessaire, dans l'intérieur de ceux qui lui mentent. En d'autres termes, bien qu'il y ait fermeture, elle n'est jamais totale.

Immédiatisme/médiatisme.

Charles Lahr, Psychologie, Paris, 1913-27, 113/125 (Diverses théories relatives à la perception), parle d'un point psychologique fondamental.

a. L'immédiatiste affirme que nous percevons tout ce que nous percevons, à un degré ou à un autre, immédiatement, directement, sans mots intermédiaires. Nous sommes donc avec les choses elles-mêmes.

b. Le médiatiste affirme que tout ce que nous percevons est indirect, médiatement. Je vous vois venir, mais sans le bon fonctionnement des yeux comme la capacité de voir les phénomènes lumineux, les couleurs, les formes, je ne vois rien, sinon au mieux un phénomène déformé. C'est donc par eux, les sens, que nous voyons et, en ce sens, ils sont un intermédiaire entre l'objet vu et le sujet voyant.

Pourtant, nous ne connaissons l'intermédiaire que parce que nous voyons directement, c'est-à-dire sans intermédiaire. La conscience est donc également directe, immédiate.

Immédiatisme/ médiatisme expliqué.

Si nous n'avions qu'une perception indirecte (médiante) de quelque chose, comment pourrions-nous savoir qu'il existe une réalité derrière nos impressions perçues ?

Il est possible que je voie une plante grimpante enroulée dans une grande forêt comme un serpent enroulé. Il peut donc y avoir un terme intermédiaire entre la liane et la capacité de mon esprit à voir qui explique l'erreur. Mais en fait, en y regardant de plus près, je me rends compte que j'ai été trop rapide pour voir un serpent là où se trouvait la liane.

En d'autres termes, bien qu'en principe nous percevions les choses directement, c'est-à-dire au départ, il peut être nécessaire d'observer longuement pour obtenir cette proximité, cette perception immédiate. Une telle erreur fait comprendre à toute personne saine d'esprit que nous percevons à la fois de manière médiante et immédiate.

Le phénoménologue

Ce dernier attache une grande importance à cette dualité car il décrit (-logique) les données observées, les phénomènes, dans la mesure où ils sont observés. L'inobservé est également mis entre parenthèses, du moins pour l'instant.

Mais cela n'exclut pas une perception évolutive et donc une phénoménologie évolutive de l'observé : le premier phénomène, dans le cas susmentionné, était un serpent enroulé ; le second phénomène - à y regarder de plus près, c'est-à-dire dans le contexte d'une perception (et d'une phénoménologie) évolutive - était une liane enroulée. Les deux données sont directes, mais l'une après l'autre.

En passant, le concept de description évolutive des phénomènes est donc une nécessité pratique.

Qu'est-ce que la conscience intermédiaire et la conscience immédiate ?

Alexander Pfänder, *Einführung in die Psychologie*, (Introduction à la psychologie), Leipzig, 1904, note quatre significations principales du terme conscience. - Nous nous inspirons d'eux.

1. Toute la vie psychique réelle est une vie consciente. C'est la base de la psychologie de la conscience.

2. Toute conscience est la conscience de quelque chose, d'un objet. Ce qui indique la nature intentionnelle de la conscience.

3. Tout ce qui est conscience est invariablement conscience de soi : ce que nous vivons consciemment, nous le vivons en tant qu'être conscients de soi. (aller à 66)

4. Tout ce qui est conscience est en même temps, en tant que conscience de soi, un attribut d'un 'moi' comme sujet, quel qu'il soit.

Un quadrilatère dans sur la conscience immédiate ou intermédiaire.

À la lumière de ce quadrilatère, nous allons maintenant discuter de la conscience immédiate ou indirecte de quelque chose, à l'aide d'un exemple.

Fr. Joignet/ P. van Eersel, Visions (Le chaos par Prigogine), in : Actuel (Paris) 1990 : oct., 91/93.

Le texte commence comme suit :

Par un matin glacé de l'hiver 1961, Edward Lorenz (*note* : à distinguer de Hendrik Antoon (1853/1928) et Konrad (1903/1989)), un mathématicien très doué, se rend dans son laboratoire du MIT, le très célèbre Institut de technologie du Massachusetts à Boston.

Mais il ne se rend pas encore compte du chaos qui va s'ensuivre. Car depuis la Seconde Guerre mondiale (1940/1945), il s'est plongé dans les mathématiques. Ce jour-là, il est fasciné par la séquence d'une simulation numérique (*note* : une représentation technique) de l'évolution d'un climat. Dans le calme de son laboratoire, il retape les données sur le climat à étudier sur son ordinateur - un vieux Royal Mac Bec (...).

Lorenz n'en croit pas ses yeux : le cours des nouvelles courbes - loin de répéter bravement l'ancien modèle - s'en éloigne ! Quelques millimètres au début. Plus tard, le coordinateur dessine les figures les plus folles. Le nouveau climat, montré dans la simulation, n'a rien à voir avec les prédictions.

Remarque : Lorenz découvre l'effet papillon : un changement météorologique infime à un endroit provoque un changement météorologique maximal, de sorte qu'à partir d'un changement météorologique infime donné, le maximum est imprévisible (ce qui signifie un cours désordonné ou des rayons).

Analyse phénoménologique.

1. Qu'est-ce que Lorenz perçoit immédiatement comme un phénomène, d'un point de vue sensoriel ? Les courbes, la description numérique (simulation) d'un climat en évolution.

2. Qu'est-ce que Lorenz perçoit immédiatement comme un phénomène, logiquement parlant comme un être pensant ? Grâce à la perception sensorielle, il voit avec son esprit l'évolution du temps, une évolution chaotique dans ce cas. Comment devons-nous interpréter cela d'un point de vue phénoménologique ? Tout d'abord, il y a le concept de percevoir.

En d'autres termes, il y a deux phénomènes, c'est-à-dire des réalités directement données : ce qu'il perçoit sensuellement (avec ses yeux) sur l'écran, et ce que son esprit perçoit à travers ce sens. Il y a aussi une perception avec l'esprit.

Analyse psychologique de la conscience.

Imaginez un double scénario.

a.1. Lorenz s'est endormi sur son pupitre. Physiquement, il est devant l'écran mais sensoriellement il ne voit rien et avec son esprit il ne saisit pas : les deux phénomènes sont nuls.

Note : - On pourrait suggérer que pendant le sommeil, son esprit ou même ses sens saisissent encore quelque chose, mais cela ne veut pas dire grand-chose scientifiquement.

a.2. Un enfant vient et regarde du Lorenz endormi à l'écran de travail. Il perçoit des mouvements sur l'écran mais ne les voit pas comme des courbes significatives mais comme des mouvements de l'écran : sa conscience est avec ce dernier comme un phénomène, le seul phénomène qu'il perçoit.

b. Lorenz se réveille, regarde l'enfant et répète sa perception de ce que l'écran montre : il est maintenant non seulement physiquement mais aussi avec sa conscience, percevant sensoriellement et en même temps intellectuellement, avec l'écran et à travers l'écran avec le climat en évolution. La conscience de l'enfant est à l'écran. La conscience de Lorenz est aussi avec l'écran. Mais quelle différence profonde !

Immédiate et moyenne.

L'enfant est immédiatement en contact avec l'écran et ses mouvements. Lorenz, comme l'enfant, est immédiatement avec l'écran et ses mouvements, mais il est aussi avec le temps qui évolue à travers les mouvements montrés sur l'écran : pour lui, il est immédiatement avec lui.

(1) Même si un psychologue comportemental, par exemple, affirmera qu'il n'a qu'une perception moyenne du temps. Le psychologue comportemental limite le phénomène à ce qui est physiquement perceptible sur l'écran. Le reste est une interprétation.

(2) Mais cette interprétation, dans la psychologie de la conscience, est une forme d'observation directe. Lorenz est avec le temps, pas avec les courbes, à moins qu'il n'explique à quelqu'un la théorie de la signification de ces courbes. Ce n'est qu'ensuite qu'il pense à la médiation de ces courbes entre lui (percevant) et le temps, c'est-à-dire le point de vue du psychologue du comportement.

Conclusion. Lorsque nous décrivons les processus de la conscience, nous établissons ce qui suit.

1. *La conscience de quelque chose*

- par exemple, le temps qui évolue - est susceptible d'évoluer : un enfant qui frissonne sous la pluie froide est conscient du temps qu'il fait. Et ce, tant sur le plan sensoriel (épiderme humide, yeux couverts de gouttes de pluie, oreille captant le bruissement, etc.) que sur le plan intellectuel (appréhender la pluie froide comme un phénomène multiforme qui affecte principalement les différents sens). Mais un météorologue qui marche avec un enfant par la main sous la même pluie - objectivement parlant - en est conscient d'une manière différente.

En d'autres termes, les expériences antérieures (en tant que mémoire), l'éducation scientifique déterminent également à leur manière la conscience, qui s'avère donc être un facteur flexible et évolutif.

2. *L'immédiateté de ce qu'est la conscience en tant que phénomène,*

c'est-à-dire directement ou immédiatement donné, perçoit, évolue avec. Nous l'avons vu très clairement dans la compréhension (sensorielle, certes, mais intellectuelle par les sens) qu'a Lorenz de ce qu'est le temps et en particulier de sa susceptibilité au changement.

Pour l'enfant qui n'était pas météorologue, il s'agissait d'un point noir, d'un x ou d'une inconnue, à tel point que les courbes sur l'écran ne signifiaient rien pour lui en termes d'évolution du temps.

Pour l'enfant non formé, ces images et leurs mouvements n'étaient pas des simulations (descriptions) de l'évolution du temps, et ces images étaient donc un terme intermédiaire dans lequel le médiat ou l'intermédiaire devenait évident.

Simulation

Bien entendu, cela suppose que la simulation est une traduction de la météo, par exemple, mais pas une traduction déformante : les courbes simulent réellement (mais probablement jamais complètement) la météo.

Ainsi, les météorologues, aussi transparents soient-ils dans l'exactitude de la représentation, présentent le temps lui-même.

Mais cela fait partie de la théorie de la nature des simulations en tant que descriptions de données, dont l'utilité dépend du degré d'immédiateté des moyens médiatiques.

Comprendre : le degré d'exactitude inhérent au moyen de description en tant que traduction informative d'un fait.

La méthode phénoménologique en général.

Selon l'axiome ce qui est (ainsi), est (ainsi), on développe une méthode descriptive que l'on appelle phénoménologie.

Tout d'abord, le terme se compose de deux parties. Le premier indique un don, c'est-à-dire tout ce qui est phénomène (phénoméno), et le second, à savoir l'apport (-logique), c'est-à-dire la représentation ou la description correcte du phénomène :

Dans un certain sens, l'exigence, la représentation correcte, coïncide avec le fait, qui est immédiatement apparent, dans le sens où l'exigence est de représenter le fait aussi correctement que possible.

En guise d'introduction.

Les mathématiques traditionnelles de la résolution de problèmes ont d'abord été strictement phénoménologiques. Par exemple, il a obligé les écoliers à saisir d'abord les données. C'est pourquoi l'explication commence toujours par les données.

Par exemple, Johnny a donné un cinquième de ses billes et il lui en restait vingt. La deuxième partie de l'explication suit de manière très méthodique : Combien en avait-il avant de les donner ?

Le donné est un pur phénomène. La demande dépasse le pur donné et est fondamentalement logique, car elle demande quelque chose qui ne se montre pas (= phénomène) mais doit être démontré par le raisonnement. Or, raisonner, ce n'est pas décrire mais agir logiquement.

Une autre application plus abstraite-mathématique de la double déclaration :

Étant donné l'expression $a < a$.

Question : prouver qu'une telle chose est contradictoire.

Une sorte de définition.

I.M. Bochenski, Wijsgerige denkmethode in de moderne wetenschap (Méthodes philosophiques de la pensée dans la science moderne), Utrecht/ Anvers, 1961, dit :

a. un fait (ou un phénomène) qui se manifeste

b.1. percevoir le plus directement possible (witnessing, compréhension intuitive)

b.2. qu'une représentation (description, histoire, graphique, etc.) du considéré est réalisée.

Gerhardus van der Leeuw, Phänomenologie der Religion, (Phénoménologie de la religion), Tübingen, 1956-2, 768, dit : Le phénomène est quelque chose qui se montre précisément parce qu'il se montre. La phénoménologie s'en tient exclusivement à ce qui se montre d'emblée et est donc donné.

Encounter (Begegnung, rencontre, encounter).

Note : - Chez nous, le Père Buytendijk (1887/1974) est connu comme un philosophe de la rencontre, comme il ressort par exemple de *F. Buytendijk, Ontmoeting, (Rencontr), dans : Tijdschr. v. filosofie (Leuven) 51 (1989) : 1 (Mar.) : 107/113.*

L'intentionnalité peut être interprétée comme la capacité de se rencontrer dans le sens où, dans cette langue, le mot rencontre signifie connaissance personnelle consciente (de quelque chose ou de quelqu'un). Ainsi, nous sommes tous, en tant qu'êtres conscients, à la rencontre du monde qui nous entoure et de nous-mêmes.

Les écoles.

Dans le sillage de Brentano, on trouve *Alexius Meinong (1853/1927)*, connu pour sa *Gegenstandstheorie* (autre nom pour la description des phénomènes) ou *Carl Stumpf (1848/1936)*.

Le plus célèbre reste bien sûr *Edmund Husserl (1859/1938)*, le fondateur d'une phénoménologie finalement très orientée vers la philosophie qui a fleuri immédiatement après la Seconde Guerre mondiale (1940/1945) et qui a abouti, entre autres, à la phénoménologie existentielle, dont *Martin Heidegger (1889/1976)* est le représentant le plus connu.

La phénoménologie devient existentielle dès lors que l'existence qui distingue l'homme du reste de la réalité (les animaux, par exemple) est décrite comme un phénomène.

Plus tard, l'intentionnalité en tant que nom de la vie psychique (mentale) humaine devient un thème en dehors du cercle des phénoménologues de la première heure.

Un petit échantillon :

John R. Searle (1932), philosophe du langage à Berkeley (Californie), a décrit les actes de langage comme une sorte d'actes intentionnels (cf. la traduction française d'un de ses ouvrages : *l'intentionnalité (Essais de philosophie des états mentaux)*, Paris), Ed. de Minuit, 1986. Immédiatement, bien sûr, le cadre de pensée n'est plus celui de l'école autrichienne.

Note : - *Alph. de Waelhens (1911/1958)*, *Existence et signification*, Louvain/ Paris, 1953, intègre la pensée phénoménologique dans un cadre de pensée encore plus large comme par exemple dans l'o.c. 233/261 (*Sciences humaines, horizon ontologique et rencontre*).

Il note qu'une sorte de phénoménologie empirique peut être trouvée dans certains romans psychologiques dans lesquels l'auteur décrit la vie de l'âme de ses héros.